

SAINTETÉ, MÉMOIRE ET LIGNAGE  
DES ABBESSES CISTERCIENNES DE CASTILLE AU XIII<sup>e</sup> S.  
LA COMTESSE URRACA DE CAÑAS (AV. 1207-1262)<sup>1</sup>

*HOLINESS, REMEMBRANCE AND LINEAGE  
OF CISTERCIAN ABBESSES IN 13<sup>th</sup> C. CASTILE.  
COUNTESS URRACA OF CAÑAS (b. 1207-1262)*

GHISLAIN BAURY  
Université du Maine

*Résumé:* La comtesse Urraca figure parmi les principales dames du XIII<sup>e</sup> siècle castillan. Fille de Diego López II de Haro (m. 1214), épouse du comte Álvaro Núñez de Lara (m. 1218), elle exerça pendant son veuvage la charge d'abbesse du monastère de Cañas (1222-1262), sur lequel les Haro exerçaient un droit de patronage. Après sa mort, la communauté célébra sa mémoire comme celle d'une supérieure influente qui avait contribué de façon décisive au rayonnement et à la prospérité de son institution. Puis, vers le milieu du XV<sup>e</sup> siècle probablement, les religieuses la dotèrent, sous l'impulsion du chapitre général de Cîteaux, d'une réputation de sainteté qui fut enregistrée par les auteurs cisterciens du premier XVII<sup>e</sup> siècle. Le culte de la bienheureuse Urraca fut réactivé au XX<sup>e</sup> siècle par les ouvertures de sa sépulture et la rédaction d'une hagiographie. Sa biographie fut alors déformée au point qu'elle demeure encore mal connue aujourd'hui.

*Mots-clés:* sainteté; représentations; ordre cistercien; aristocratie; moniales; XIII<sup>e</sup> siècle; Castille; Cañas; Haro.

*Abstract:* Countess Urraca is one of the main ladies of 13<sup>th</sup>-century Castile. Daughter of Diego López II de Haro (d. 1214), wife of count Álvaro Núñez de Lara (d. 1218), she spent her widowhood as abbess of Cañas (1222-1262), a monastery on which the Haro exerted the rights of patronage. After her death, the community celebrated the memory of an influent ruler who had decisively contributed to the influence and wealth of her institution. Then, probably around mid-15<sup>th</sup> century, at the instance of the general chapter of Cîteaux, the nuns gave her a fame of holiness that was recorded by the Cistercian authors in the first half of the 17<sup>th</sup> century. The cult of Blessed Urraca was reactivated during the 20<sup>th</sup> century because of the openings of her tomb, and the writing of a hagiography. The real course of her life was then distorted to such an extent that it is still poorly known today.

*Keywords:* holyness; representations; Cistercian order; aristocracy; nuns; 13<sup>th</sup> century; Castile; Cañas; Haro.

---

<sup>1</sup> Cette chronologie correspond aux dates extrêmes mentionnées par les documents. Ni la date de décès, ni, à plus forte raison, la date de naissance de la comtesse Urraca, ne sont connues avec certitude. Cet article doit beaucoup à Juan Manuel Aguado Grijalba, qui m'a communiqué tout au long de ce travail ses photographies, ses informations et sa passion pour l'histoire de l'abbaye de Cañas. Qu'il soit ici remercié.

Abréviations utilisées: AHN = Archivo Histórico Nacional (Madrid); BNM = Biblioteca Nacional (Madrid).

## SOMMAIRE

I. Une accession tardive au statut de bienheureuse.- 1. Le silence des sources des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles.- 2. Une réputation de sainteté élaborée entre les XV<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles.- 3. Un culte réactif au XX<sup>e</sup> siècle.- II. Un abbatiat mémorable.- 1. Le souvenir d'un apogée économique.- 2. Le rayonnement de l'abbaye.- 3. L'abbatiat d'Urraca et la construction du monastère.- III. Lignage, identité et sainteté de la comtesse Urraca.- 1. Lignage et patronage.- 2. Virginité, longévité et sainteté.- 3. Une personnalité politique à la tête d'un monastère.- IV. Conclusion

À la lecture des procès de canonisation conduits par la papauté au cours des trois derniers siècles du Moyen Âge, la péninsule Ibérique semble être restée à l'écart de la diffusion de la sainteté en Occident. André Vauchez n'y a recensé pour cette époque aucune hagiographie et aucun nouveau saint en dehors de saint Dominique de Guzmán – qui passa d'ailleurs l'essentiel de sa vie active entre l'Italie et le Languedoc.<sup>2</sup> Javier Pérez-Embid a en outre démontré que l'arrivée de l'ordre de Cîteaux dans la Péninsule avait provoqué une rupture dans l'expansion de la sainteté, les moines blancs tendant à dépouiller la liturgie de beaucoup de cultes introduits par les clunisiens, et aspirant peu à en créer de nouveaux.<sup>3</sup> Malgré cela, une réputation de sainteté entoure aujourd'hui de nombreuses figures du monachisme cistercien hispanique, notamment parmi les abbesses des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. La chronologie des processus de canonisation pourrait expliquer cette contradiction: ne s'agirait-il pas de réputations de sainteté postérieures à 1300, voire au Moyen Âge? Une autre piste tient à la singularité géographique ou géopolitique de la Péninsule dans l'histoire de l'Église: le monde hispanique aurait-il résisté à la centralisation pontificale du XIII<sup>e</sup> siècle et conservé un traitement de la mémoire plus local qu'ailleurs?

Le cas d'une supérieure du monastère cistercien de Cañas, la comtesse Urraca, documentée à cet office entre 1222 et 1262 et réputée bienheureuse, pourrait apporter des éléments de réponse. Ce monastère de La Rioja constitue un exemple représentatif de l'ensemble des abbayes cisterciennes féminines médiévales du royaume de Castille. Apparue en 1169 près de Nájera et de la frontière navarraise, il devait son existence, comme beaucoup d'autres, à un important groupe aristocratique, les *ricoshombrs* du lignage Haro. Il appartenait à la première vague de fondations cisterciennes féminines des années 1160-1180. L'abbatiat de la comtesse Urraca débuta près d'un demi-siècle après la création de la communauté, à un moment où celle-ci atteignait sa maturité.

<sup>2</sup> André VAUCHEZ, *La sainteté en Occident aux derniers siècles du Moyen Âge d'après les procès de canonisation et les documents hagiographiques*, Rome, 1981, notamment les tableaux et cartes des pp. 318-323.

<sup>3</sup> Javier PÉREZ-EMBED WAMBA, *Hagiología y sociedad en la España medieval*, Huelva, 2002, p. 123-137. La faible place accordée à l'hagiographie médiévale dans les séminaires du laboratoire FRAMESPA (*Pratiques hagiographiques dans l'Espagne du Moyen Âge et du Siècle d'or*, t. I, (Françoise CAZAL, Claude CHAUCHADIS, Carine HERZIG, eds.), Toulouse, 2005, et t. II, (Amaia ARIZALETA, Françoise CAZAL, Luis GONZÁLEZ FERNÁNDEZ, Monique GÜELL, Teresa RODRÍGUEZ, eds.), Toulouse, 2007, confirme cette impression. Patrick Henriot a d'ailleurs noté une inflexion importante dans la sainteté épiscopale hispanique, qui disparut entre les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles (Patrick HENRIOT, *Heurs et malheurs de l'hagiographie épiscopale dans l'Hispania des VII<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles*, dans *Pratiques hagiographiques*, t. II, pp. 313-326).

## I. UNE ACCESSION TARDIVE AU STATUT DE BIENHEUREUSE

L'hypothèse diachronique doit être tout d'abord vérifiée par le classement chronologique des références à la comtesse Urraca, de manière à repérer d'éventuelles inflexions dans la manière dont sa mémoire était évoquée. Cette démarche met en évidence un hiatus: entre le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle et le début du XVII<sup>e</sup>, aucun texte conservé ne la mentionne. Il semble qu'une évolution décisive se soit précisément produite pendant cette période sans informations.

1. LE SILENCE DES SOURCES DES XIII<sup>e</sup> ET XIV<sup>e</sup> SIÈCLES

Aucune *Vita* médiévale ne fut consacrée à la comtesse Urraca et il n'y eut pas de procès de canonisation à Rome.<sup>4</sup> Les autres sources habituelles de l'hagiographie médiévale ne fournissent pas d'autre indication. Aucun martyrologe ni calendrier médiéval connu n'indique son nom parmi les saints, et les *statuta* du chapitre général de Cîteaux n'en firent jamais mention. Le nom de la comtesse n'a pas laissé de trace dans la toponymie ni dans la production artistique locale. Aucune relique la concernant n'a circulé avant le XX<sup>e</sup> siècle, et elle n'a pas suscité de pèlerinage.<sup>5</sup>

La sépulture monumentale placée au centre de la salle capitulaire de Cañas constitue le premier témoignage du traitement exceptionnel dont fit très rapidement l'objet la mémoire de la comtesse Urraca. La réalisation d'un sarcophage sculpté et surmonté d'un gisant représentait une entreprise inhabituelle au XIII<sup>e</sup> siècle, car les supérieures se contentaient généralement d'une dalle tumulaire (la même pièce en renferme plusieurs exemples). Il fut sans doute fabriqué dans les années 1270, soit dix à quinze années après l'enterrement.<sup>6</sup> Ainsi placé, il rappelait quotidiennement aux moniales de la communauté l'importance de ce personnage.

---

<sup>4</sup> La comtesse Urraca mourut en effet à l'époque où la papauté parvint à imposer son contrôle des procédures de canonisation, vers 1270 selon A. VAUCHEZ, *La sainteté en Occident*, pp. 25-37.

<sup>5</sup> Dom Jacques DUBOIS, Jean-Loup LEMAÎTRE, *Sources et méthodes de l'hagiographie médiévale*, Paris, 1993, *passim*.

<sup>6</sup> Cette datation a été confirmée par Mireille MADOU (*The Tomb of Doña Maria Urraca López de Haro (d. 1262) in the Abbey of Cañas, Spain*, "Church Monuments", XXII (2007), pp. 43-65) à partir de l'analyse des coiffes des personnages féminins sculptés dans le relief représentant l'enterrement.



Fig. 1. Gisant de la comtesse Urraca (v. 1270-1280, salle capitulaire du monastère de Cañas, Juan Manuel Aguado Grijalba).

Or le programme iconographique de cette sépulture ne contenait aucun élément faisant allusion à la sainteté de la défunte. Il développait spécifiquement trois thématiques phares: son origine aristocratique (la représentation de l'enterrement fait apparaître des pleureuses et des dames de l'aristocratie reconnaissables à leur coiffe particulière), l'importance de la vie monastique féminine (avec une procession de moniales devant un abbé), et la piété personnelle de la comtesse (à travers les reliefs figurant l'Ascension ou la parution de l'abbesse devant saint Pierre).<sup>7</sup> À la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, la mémoire de la comtesse Urraca n'était donc pas encore sanctifiée. Il est également intéressant de relever l'absence de modifications ou de rajouts qui pourraient témoigner d'une transformation ultérieure de cette perception.



Fig. 2. L'enterrement de la comtesse Urraca (relief latéral de la sépulture de la comtesse Urraca, v. 1270-1280, salle capitulaire de Cañas, Juan Manuel Aguado Grijalba)

Margarita Ruiz Maldonado a par ailleurs démontré la parenté stylistique et la contemporanéité de la tombe de la comtesse Urraca avec celle que les cisterciennes de Vileña, une institution castillane située à une soixantaine de kilomètres à l'ouest de Cañas, commandèrent pour leur fondatrice, la reine Urraca, disparue peu après 1224. Elle en déduisit l'existence d'une forme de rivalité entre communautés monastiques pour la mémoire de leur institution.<sup>8</sup> Dans les années 1270, les moniales de Cañas opposèrent donc, à la figure politique et religieuse de cette importante reine douairière de León, celle de la comtesse Urraca, et non celle de leur fondatrice, la comtesse Aldonza, pourtant enterrée dans l'abside de l'abbatiale. Le traitement de sa mémoire fut rapidement exceptionnel, mais pas spécifique à une sainte.

Comme beaucoup de membres des élites liés à une communauté monastique, la comtesse Urraca fonda probablement un anniversaire.<sup>9</sup> Cette célébration de la date de la mort par des rites liturgiques, souvent une messe, nécessitait l'intervention spéciale d'un prêtre qui devait être rémunéré grâce à un revenu offert par le bienfaiteur en question. Pourtant, le dernier document connu la mentionnant, une donation réalisée le 28 septembre 1262, ne contenait pas de telles clauses.<sup>10</sup> Le *Tumbo* de 1626 conserve cependant la trace de son anniversaire, dont il serait

<sup>7</sup> Margarita RUIZ MALDONADO, *Escultura funeraria del siglo XIII: los sepulcros de los López de Haro*, "Boletín del museo e instituto 'Camón Aznar'", LXVI (1996), pp. 91-170, notamment pp. 117-125.

<sup>8</sup> M. RUIZ MALDONADO, *Escultura funeraria del siglo XIII*, p. 147.

<sup>9</sup> Ce type de donation se pratiquait couramment à Cañas au moment de la disparition de la comtesse Urraca. En septembre 1262, Alfonso López de Haro fit débiter son testament par une donation foncière impliquant l'obligation pour les moniales de Cañas de célébrer son anniversaire ainsi que celui de son épouse (original de l'AHN, section Clergé, ch. 1024, n° 11).

<sup>10</sup> Original de l'AHN, Clergé, ch. 1024, n° 12.



logique de penser qu'elle l'avait fondé de son vivant, ou qu'il fut spontanément mis en place immédiatement après sa mort.<sup>11</sup> Il est cité juste après celui des fondateurs, et se déroulait le 1<sup>er</sup> octobre, avec une procession jusqu'à la salle capitulaire accompagnée d'hymnes chantés par le chœur des moniales, et des vêpres la veille. Il est fait mention de la tradition selon laquelle le monastère organisait la présence à la cérémonie des conseils de trois villages dépendant du monastère, Matute, Cañas et Canillas, mais, en raison de son coût excessif, le monastère avait préféré y renoncer et s'obliger en compensation à financer soixante messes, peut-être dites dans les églises de ces paroisses. La mémoire de l'abbesse était ainsi rappelée chaque année par la liturgie, d'abord dans la communauté, actrice de la cérémonie, mais aussi auprès des villageois du domaine, qui assistaient ou participaient à cette commémoration. Cela faisait de la comtesse Urraca un personnage exceptionnel de l'histoire de l'abbaye, mais non une sainte.

La seule allusion littéraire à la comtesse Urraca connue pour le Moyen Âge se trouve dans le *Livro de linhagens*, une enquête généalogique sur la noblesse castillane que mena le comte portugais Pedro de Barcelos, et qu'il termina vers 1343. L'allusion laconique à la «comtesse Urraca Díaz de Cañas» indique que le souvenir de l'abbesse demeurait fortement lié à son monastère près de quatre-vingts ans après sa mort, mais confirme qu'elle n'était accompagnée d'aucune réputation de sainteté.<sup>12</sup>

## 2. UNE RÉPUTATION DE SAINTETÉ ÉLABORÉE ENTRE LES XV<sup>e</sup> ET XVII<sup>e</sup> SIÈCLES

Il faut attendre 1626 pour trouver dans le *Tumbo* du monastère de Cañas la première allusion à la sainteté de la comtesse Urraca. Demeuré dans le patrimoine de l'actuelle communauté, ce manuscrit visait avant tout à constituer un inventaire des archives du monastère, qui indiquait, lieu par lieu, l'origine de son patrimoine foncier. L'auteur, peut-être le chapelain du monastère, consacra les soixante premières pages à différentes notices historiques, composées autant par les traditions recueillies auprès des moniales que par la lecture des documents.<sup>13</sup> Il décrit longuement les différentes sépultures du monastère et rapporta, à propos de celle de la comtesse Urraca, que les moniales «la tiennent pour sainte de tradition très ancienne», sans autre justification, et que son sarcophage opérait régulièrement des miracles «lorsqu'elles ont une nécessité urgente comme si l'on manque d'eau, ou s'il ne fait pas beau temps». Il fallait pour cela répéter pendant neuf jours un acte liturgique, la récitation collective des sept psaumes pénitentiels. Il est à noter qu'une autre abbesse du XIII<sup>e</sup> siècle, beaucoup moins prestigieuse, Armenzana, et dont le lieu d'enterrement dans la salle capitulaire n'était pas marqué par le moindre monument commémoratif, bénéficiait d'une répu-

<sup>11</sup> Archives du monastère de Cañas, *Tumbo*, sans cote, p. 86 dans la rubrique: "Anibersarios y obligaciones de misas que tiene este monasterio": "Por la condesa doña Urraca Lopez [sic] questa sepultada en el capitulo, en el sepulchro alto, se dice otro anibersario el primer día de octubre, con sus bisperas el día de antes, y se sale del choro cantando a choros el Salmo *Voce mea ad dominum clamabi*, y en el capitulo se canta el rresponso *Paucitas dierum meorum finitur brebi dimitte* para el oficio deste anibersario. Y el atecedente se trayan los cabildos de los lugares deste monasterio de Matute, Cañas u Canillas, y por el grande gasto que se haçia, lo quitaron en un abissita, y mandaron se comutasse en sesenta misas, las quales tiene obligacion el monasterio haçer deçir y pagarlas."

<sup>12</sup> José MATTOSO et Joseph PIEL, *Livro de linhagens do conde D. Pedro*, t. I, «Portvgaliæ monvmenta historica. Nova série», t. II, Lisbonne, 1980, p. 142.

<sup>13</sup> À propos du *Tumbo* de Cañas, voir Ghislain BAURY, *Les religieuses en Castille, XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle. Ordre cistercien et patronages aristocratiques*, t. I, thèse inédite, Saint-Denis, 1999, pp. 51-52.

tation similaire, et opérait un autre miracle, celui de guérir les fièvres des moniales.<sup>14</sup> L'auteur prit d'ailleurs ses distances avec les croyances des moniales en se gardant d'affirmer la sainteté de la comtesse Urraca ou d'Armenzana. Croyances et démarches d'intercession étaient donc strictement circonscrites à la communauté, et ce depuis un temps déjà jugé immémorial.

En 1630, l'érudit cistercien espagnol Crisóstomo Henríquez donna, dans son *Menologium*, un statut plus universel à la comtesse Urraca, en la faisant figurer dans son calendrier liturgique cistercien à la date du 7 juin.<sup>15</sup> L'auteur ne précisait pas comment il avait déterminé cette date, qui ne correspondait pas à celle de son anniversaire, le 1<sup>er</sup> octobre. Plus important, il lui attribuait pour la première fois le titre de bienheureuse, qui caractérisait depuis le XIV<sup>e</sup> siècle les aspirants à la sainteté n'ayant pas encore été reconnus par les autorités ecclésiastiques.<sup>16</sup> L'appellation fut strictement réglementée seulement quatre années plus tard, en 1634, lorsque Urbain VIII en fit un statut intermédiaire dans la hiérarchie céleste. Il est d'ailleurs probable que la fermeture de cette porte dérobée d'accès à la sainteté ait été décidée en réaction à une vague de béatifications spontanées chez les historiographes des ordres monastiques.

Dans sa petite hagiographie de la comtesse Urraca, Henríquez fit figurer au premier plan de ses mérites sa qualité de fondatrice du monastère (ce qui était faux) et sa capacité à le doter de nombreuses rentes et terres (une appréciation à nuancer). Soit il était mal informé, soit il a travesti la réalité pour faire cadrer le personnage avec son modèle hagiographique idéal, la figure du fondateur de monastère. Javier Pérez-Embid Wamba a déjà souligné la propension de Henríquez, et peut-être plus généralement des cisterciens de la congrégation de Castille, à considérer systématiquement comme bienheureux les supérieurs des premiers temps de leurs communautés.<sup>17</sup> Ainsi, le *Menologium* accordait ce statut à diverses fondatrices ou premières abbeses d'institutions

<sup>14</sup> *Tumbo* de Cañas, p. 48 ["sepulturas de capitulo"]: "En el sepulchro lebandado questa arrimado a la columna esta sepultada la condessa Doña Urraca Lopez de Haro, hija del conde D. Lope, fundador deste monasterio, y 4a abbadessa del. Tienen la en opinion de sancta de tradizion muy antigua, y ansi en teniendo alguna nezesidad urgente, como si falta agua o no haze buenos temporales, las señoras monjas conbentalmente acuden al sepulchro desta sancta nuebe dias y reçan los siete salmos pini-tenciales y por ynterzesion della es sirbido Dios de remediar las dichas neçesidades. En entrando en el dicho capitulo a la mano derecha, ay tradizion esta enterrada sancta Armizhana, terçera abbadesa deste monasterio, zerca de la sepultura de Doña Aldonza de Porres y Medrano questa xunto a la peana de los asientos, e que aunque no tiene lapida, por la comun tradiçion y costumbre quen esta sancta casa ay de que en tiniendo calenturas las señoras monjas se ban a su sepultura a deçir los siete salmos penitenziales y por su ynterzesion sanan, se sabe su sepultura."

<sup>15</sup> Crisóstomo HENRÍQUEZ, *Menologium cisterciense annotationibus illustratum*, vol. I, Anvers, 1630, p. 187: "Urraca ex Hispaniarum partibus oriunda (unquit Seguinus) abjectis saeculi fortunis et deliciis, atque comitatus fastigio, in Calaguritanensi dioecesi monasterium beatae Mariae de Cañas, vulgo dictum de Cañas, Cisterciensibus virginibus condidit, et multis redditibus atque possessionibus locupletavit. Haec autem omnium prima in hoc sacro loco sanctae conversationis habitu induitur, aliisque pudicis sanctimonialibus praeficitur. Cum itaque orationi et operibus piis numquam non incurreret, ex assidua divinorum meditatione, summam virtutum et vitae spiritualis arcem conscendit. Quamobrem cum suas in Christo filias suo vitae exemplo ad religionis monasticae austeritatem pertraxisset, magna sanctitatis gloria fulgens, humanis rebus valedixit. Ob huius castissima virginis sanctissimam vitam et ad perpetuam rei memoriam, reuerendissimus cisterciensis antistes, qui tunc temporis totius Ordinis clauum tenebat, huic monasterio de Cannis contulit libros quos vulgo vocant Missale et Antiphonarium. Ii ibidem maxima cum deuotione asservantur. De ea Petrus de Vireyo in suo Itinerario Hispanico, Philippus Seguinus lib. 3 Sanctorum Ordinis Cisterciensis, tit. De sancta Urraca coenobii de Cañas abbatissa."

<sup>16</sup> A. VAUCHEZ, *La sainteté en Occident*, pp. 99-120.

<sup>17</sup> J. PÉREZ-EMBED, *Hagiología y sociedad*, p. 130.

similaires en Castille.<sup>18</sup> Henríquez resta par ailleurs évasif sur ses vertus en utilisant des lieux communs sur ses prières et œuvres pieuses, ou sa capacité à susciter des vocations monastiques. La seule anecdote sortant de l'ordinaire qu'il rapporta concernait une rencontre entre la comtesse Urraca et l'abbé de Cîteaux, à l'occasion de laquelle le «chef de l'ordre» aurait doté la communauté d'un antiphonaire et d'un missel.

Cette information appelle une réflexion sur les sources de Crisóstomo Henríquez. Madrilène, entré adolescent au monastère cistercien de Huerta, il mena des études au collège de Meira avant de partir en 1620 pour les Pays-Bas espagnols sur les instances de sa famille, proche de l'archiduc Albert d'Autriche. Il y mourut en 1632, sans être jamais revenu en Espagne.<sup>19</sup> Rien ne laisse à penser qu'il se soit un jour rendu à Cañas, qu'il ait discuté avec les religieuses ou qu'il ait consulté le *Tumbo*. Il précisait d'ailleurs qu'il avait tiré ses informations sur la comtesse Urraca de deux ouvrages, l'*Itinerario Hispanico* de Pierre de Virey, et le livre III des *Sanctorum Ordinis Cisterciensis* de Philippe Seguin. Tous deux sont aujourd'hui perdus, et seul l'examen du profil des auteurs permet d'analyser la chronologie et la fiabilité des informations de Henríquez.<sup>20</sup>

Le premier, Pierre Guillaume de Virey (1425-1506) est aujourd'hui mieux connu comme l'auteur du catalogue bibliographique de l'abbaye de Clairvaux, terminé en 1472, que comme historien ou hagiographe. Ses controverses avec l'abbé de Cîteaux Jean de Cirey atteignirent un degré de violence élevé qui conduisit l'un de ses libelles à être brûlé en 1485 sur décision du chapitre général de Cîteaux. Sa querelle avec son ordre conduisit le pape à intervenir pour qu'il consente à résigner sa charge d'abbé de Clairvaux, après vingt-cinq ans d'abbatiate (1471-1496). Peut-être la totalité de sa production écrite pâtit-elle d'une mauvaise réputation qui expliquerait la disparition de cet ouvrage. Sa présence dans la péninsule Ibérique est attestée entre 1490 et 1493, période au cours de laquelle il écrivit un *Journal de visites en Espagne et au Portugal* et un *Rapport* au roi d'Espagne, tous deux également perdus.<sup>21</sup> Son passage à Cañas, qui se situe à proximité immédiate de la route de Saint-Jacques-de-Compostelle, l'axe de circulation majeur entre la France et l'ouest

<sup>18</sup> C'est le cas de la comtesse Mencía, fondatrice de San Andrés de Arroyo, de la comtesse María, l'abbesse qui lui succéda, de l'abbesse María, fille de la fondatrice de Carrizo, de Teresa, fondatrice de Gradefes, de l'infante Berenguela, *señora* de Las Huelgas de Burgos au XIII<sup>e</sup> siècle, ou encore d'Urraca, fondatrice du Renuncio (C. HENRÍQUEZ, *Menologium*, vol. I, pp. 75-76, 155-156, 194, 259, 309, 336).

<sup>19</sup> Damián YÁÑEZ NEIRA, *Centenario de Fray Crisóstomo Henríquez 1594-1994*, "Cistercium", 46/199 (1994), pp. 743-764.

<sup>20</sup> À la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, les Bollandistes ne parvinrent déjà plus à retrouver ces deux ouvrages: "Urraca, fundatrix & abbatissa sanctimonialium B. Mariae de Cannis; cum titulo Beatae indicatur in Menologio Cisterciensi Chrysostomi Henríquez, eumque secutus est Claudius Chalemot. Citantur Petrus de Vitreyo in suo Itinerario Hispania, & Seguinus libro 3 Sanctorum Ordinis Cisterciensis: quos, nisi ab illis citatos, non vidimus, neque annus, quo viserit, indicatur." dans Godefroid HENSCHEN, Daniel VAN PAPENBROECK, François BAERT, Conrad JANNINCK, éds., *Acta sanctorum iunii ex latinis et graecis aliarumque gentium antiquis monumentis*, t. II: *Sanctos a die VII ad XI colendos complectens*, 1698, p. 3.

<sup>21</sup> André VERNET, *Un abbé de Clairvaux bibliophile. Pierre de Virey (1471-1496)*, "Scriptorium", VI (1952), pp. 76-88, et, *id.*, *La bibliothèque de l'abbaye de Clairvaux du XII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, t. I: *Catalogues et répertoires*, Paris, 1979, pp. 27-34. Ses travaux sur l'Espagne furent encore utilisés en 1531-1533 par Edme de Saulieu, abbé de Clairvaux (Fr. Claude de BRONSEVAL, *Peregrinatio hispanica: voyage de dom Edme de Saulieu, abbé de Clairvaux, en Espagne et au Portugal, 1531-1533*, Maur COCHERIL (éd. et trad.), Paris, 1970, 2 vol. et *Viaje por España, 1532-1533*, Francisco CALERO (éd. et trad.), Madrid, 1991). Le monastère de Cañas et la comtesse Urraca n'étaient cependant pas mentionnés dans cette œuvre. Apparemment, seul Henríquez put ensuite manier cet ouvrage de Pierre de Virey.



péninsulaire, est donc plausible, et son goût pour les beaux manuscrits est avéré. En outre, le contexte était favorable à ce que les moniales s'ouvrent à lui de la tradition de sainteté entourant leur illustre abbesse. En effet, depuis le milieu du XV<sup>e</sup> siècle, le chapitre général de Cîteaux encourageait tous les moines à recueillir par écrit les traditions de sainteté non encore vérifiées dans leurs communautés et celles des moniales, et à envoyer ces notices à Cîteaux.<sup>22</sup>

Le second, Philippe Seguin, était un prieur de Chaalis. Il écrivit avant 1589-1590 de multiples ouvrages sur l'ordre cistercien à partir de l'analyse des documents de monastères cisterciens français, espagnols, allemands et flamands. En 1666, Charles de Visch nota que Henriquéz avait pu consulter tous ses travaux manuscrits dans l'abbaye lorraine de Clairlieu, parmi lesquels figurait effectivement un *Catalogum sanctorum ac beatorum universi ordinis cisterciensis*.<sup>23</sup> Il souligna également le lien de Philippe Seguin avec l'Espagne en relevant que des copies de ses travaux s'y conservaient en grand nombre: l'évêque de Badajoz des années 1645-1649, qui possédait alors les originaux, avait transmis à Charles de Visch la liste complète des œuvres de Seguin.

Ce prélat, Ángel Manrique, moine cistercien et historien de l'ordre, fut précisément, en 1642, la seconde autorité cistercienne à évoquer la sainteté de la comtesse Urraca.<sup>24</sup> Il travailla surtout dans le fonds de la bibliothèque de l'université de Salamanque, mais il fit également venir, grâce à ses relations à la cour, des ouvrages de France, de Flandre, d'Allemagne ou d'Italie.<sup>25</sup> Le fait qu'il mentionnât également la sainteté de l'abbesse Armezana laisse à penser qu'il consulta le *Tumbo* de Cañas ou son auteur, qu'il se fût ou non déplacé jusqu'en Rioja. Il connaissait d'autant mieux les œuvres de son prédécesseur Henriquéz qu'il avait fait partie des censeurs cisterciens de son *Menologium*. Il est possible que celui-ci ait constitué sa principale source sur cette abbesse, qu'il considérait lui aussi comme une bienheureuse. Mieux informé de l'histoire de l'abbaye, il savait cependant qu'elle n'en était pas la fondatrice. Pour ne pas lui retirer tout à fait ce mérite, toutefois, il rapporta, ou peut-être imagina, qu'on la surnommait «la seconde fondatrice» au sein du monastère. Tout en restant assez laconique, peut-être parce qu'il n'avait pas prévu d'arrêter son travail à

<sup>22</sup> Joseph-Marie CANIVEZ, *Statuta capitulorum generalium ordinis cisterciensis ab anno 1116 ad annum 1786*, t. IV, Louvain, 1936, n° 98, pp. 488-489 (1439), et n°4, p. 603 (1447). Il est avéré que des abbés castillans assistèrent au chapitre général de 1439. Ils reçurent pour mission de faire connaître dans leur royaume les décisions qui y avaient été prises.

<sup>23</sup> Charles DE VISCH, *Bibliotheca scriptorum sacri ordinis cisterciensis elogiis plurimorum maxime illustrium adornata*, Cologne, 1656 (d'après le facsimilé publié à Ivry, 2001), p. 280.

<sup>24</sup> Ángel MANRIQUE, *Cisterciensium seu verius ecclesiasticorum annalium a condito Cistercio usque ad annum 1789*, t. II, Lyon, 1642, p. 485: "Floruit coenobium sanctissimis monialibus, sed præcipuè duabus abbatissis, Armezana et Urraca, tertia et quarta; clara utraque sanguine progenita, sed clariori secunda, et filia fundatorum, quæ se cum matre ibidem consecravat. Anderquinæ protrahenti præfecturam ad annum Christi M.C.XCIX. Toda successit huic tertio loco Armezana subrogatam anno M.CC.XII. quæ per triduum annos gubernante, magna cum laude, atque ingenti opinione sanctitatis migrante ad superos, quæ quarto loco Urraca suffecta est, tot, ac tanta operata ibidem legitur, tot ac tanta à Principibus adepta, ut secunda fundatrix habeatur, certè eius tempore fundata domus dicitur, superposita claustro refectorii, quod ipsa consummavit, inscriptione: ÆRA M.CC.LXXIV. AB INCARNATIONE DOMINI ANNO M.CC.XXXVI. ÆDIFICATUM EST HOC MONASTERIUM, IN HONOREM S. MARIE DE CANAS, ET IPSO ANNO CAPTA FUIT CORDUBA. Hæc superscriptio. Sed his omnibus longè maius est, quòd opinione pietatis et sanctimonie venerabilis cunctis, Armezanae, aut æqualis, aut superior, vel in ipso sepulchro hodiè que colitur, non sine fama patratum miraculorum, de quibus aliquid in tempore dicemus."

<sup>25</sup> Quatre communications ont été consacrées à Ángel Manrique lors du colloque de 1994 sur l'humanisme et Cîteaux (Francisco R. DE PASCUAL, éd., Gaspar MOROCHO GAYO, dir., *Humanismo y Cister. Actas del Iº congreso nacional de humanistas españoles*, León, 1996, pp. 391-456).

la date de 1236 et pensait rajouter une notice sur la comtesse à la date de sa mort, en 1262, il expliquait qu'elle avait beaucoup fait pour son institution, notamment en ce qui concernait la construction des bâtiments.

L'autorité conférée aux écrits de Henríquez et de Manrique contribuèrent à diffuser l'idée de la sainteté de la comtesse Urraca, sans qu'il n'y ait eu de recherches supplémentaires sur sa vie. Ainsi l'abbé trappiste de La Colombe, Claude Chalemot, qui présentait pourtant son ouvrage de 1666 comme une révision du *Menologium*, se contenta de résumer la notice de Henríquez sur la bienheureuse Urraca.<sup>26</sup> En Espagne, la notice consacrée à la comtesse Urraca par un riche ecclésiastique grenadin, Pedro de Ciria Raxis et Hinojosa, en 1688, qui travaillait à recueillir des vies édifiantes de religieuses, montre que Henríquez n'a pas forcément été accepté comme une autorité en dehors de l'ordre cistercien. L'auteur refusait en effet de la nommer «bienheureuse», se limitant au titre honorifique de «*illustrissima*», même s'il l'érigait en modèle de comportement chrétien. Il reprit cependant l'essentiel des informations de Henríquez, la considérant erronément comme la fondatrice et première abbesse de Cañas, et rapportant même l'allusion au missel et à «des livres de chœur».<sup>27</sup> L'autre source sur laquelle il se fondait était un calendrier bénédictin espagnol de 1685, ce qui confirme l'influence généralisée, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, du calendrier de Henríquez.<sup>28</sup> Conformément à leur souci d'exhaustivité dans la recherche hagiographique, les Bollandistes rapportèrent également son témoignage dans le volume des *Acta Sanctorum* relatif au 7 juin, paru en 1698, tout en prenant un peu de distance.<sup>29</sup> Mais seule la réédition de cet ouvrage réalisée au XIX<sup>e</sup> siècle classa la comtesse Urraca au rang des cultes rejetés.<sup>30</sup> Les cisterciens continuèrent, de leur côté, à la faire figurer parmi leurs saints et bienheureux.<sup>31</sup>

L'abbesse Urraca n'avait donc pas bénéficié immédiatement d'une réputation de sainteté, car son statut de «bienheureuse» ne fut attesté qu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Il devait beaucoup aux publications des deux historiens cisterciens espagnols les plus renommés, Crisóstomo Henríquez et Ángel Manrique, dans les années 1630 et 1640.

### 3. UN CULTE RÉACTIVÉ AU XX<sup>e</sup> SIÈCLE

L'intérêt pour la mémoire de la comtesse Urraca demeura vif au sein de la communauté de Cañas. À l'initiative des moniales, sa sépulture, réputée hermétique jusqu'alors, fut solennellement ouverte à deux reprises, en 1898 et 1899, avec la caution de l'évêché de Calahorra. Le corps de l'abbesse fut découvert momifié, ce qui fit forte impression sur l'assistance. Elle put détailler les traits de son visage, «petit et rond», doté d'un «nez plissé». Le procès-verbal rédigé à cette occasion nota soigneu-

<sup>26</sup> Claude CHALEMOT, *Series sanctorum et beatorum ac illustrium virorum sacri ordinis cisterciensis*, Paris, 1666, p. 206.

<sup>27</sup> Pedro de CIRIA RAXIS Y INOJOSA, *Vidas de santas, y mugeres ilustres de el orden de S. Benito patriarca de los monges*, Granada, 1688, t. II, pp. 171-173.

<sup>28</sup> Gabriel BUCELINO, Antonio DE HEREDIA, *Vidas de santos bienaventurados y personas venerables de la sagrada religión de N. P. S. Benito*, t. II, Madrid, 1685.

<sup>29</sup> *Acta Sanctorum Junii*, t. II, 1698, p. 3.

<sup>30</sup> Jean-Baptiste CARNANDET, *Acta sanctorum iunii*, t. II, Paris-Rome, 1867, p. 3.

<sup>31</sup> Ainsi trouvait-on encore la comtesse Urraca à la date du 7 juin dans le *Ménologe cistercien par un moine de Thymadeuc*, Saint-Brieuc, 1898, p. 182 : «En Espagne, au diocèse de Calahorra, la bienheureuse Urraque, dans le siècle riche et puissante comtesse, en religion Abbesse et fondatrice du monastère de Notre-Dame de Cânas [sic], où ses exemples et ses instructions formèrent de très nombreuses et très fidèles épouses de Jésus-Christ. Comblée de mérites, elle passa à la vie éternelle.»

sement qu'une odeur balsamique sembla se répandre dans les lieux après que le couvercle eut été reposé. L'événement renforça la réputation de sainteté de la comtesse, permit de lui donner une audience un peu plus large, et lui assura pour la première fois une certaine reconnaissance de la part des autorités diocésaines.

Deux nouvelles exhumations, beaucoup plus confidentielles, eurent lieu en 1933 et en 1938. Sous la II<sup>e</sup> République, la communauté, craignant une confiscation, décida en effet de cacher le tombeau de la comtesse. Pour des raisons techniques, le gisant et le coffre furent transportés séparément, laissant apparaître à nouveau sa dépouille. La manipulation inverse fut ensuite effectuée pendant la Guerre Civile, une fois que les forces nationalistes eurent affirmé leur contrôle de la région. Le curé de Cañas, dom Felícito Sáenz y Andrés participa à ces deux opérations, et fut frappé à son tour par l'aspect de la momie, qu'il examina de près. Il la trouva de grande stature (il mesura sa taille, 1m 60), corpulente, obèse et de forte poitrine. Peut-être cet événement lui servit-il de déclencheur pour son projet de consacrer un ouvrage spécifique à la comtesse, au sein de son étude générale du monastère de Cañas. Grâce à lui, la bienheureuse Urraca fut l'objet en 1941 d'une première hagiographie documentée. L'auteur se servit toutefois des observations qu'il avait faites sur le cadavre pour conforter sa lecture de la documentation, et notamment certaines hypothèses généalogiques erronées.<sup>32</sup>



Fig. 3. Reliquaire de la bienheureuse Urraca  
(abbaye de Cañas, 1998, Juan Manuel Aguado Grijalba).

<sup>32</sup> Dom Felícito SÁENZ Y ANDRÉS, *La beata doña María Urraca y su sepulcro en Cañas*, Cañas, 1994, (1<sup>re</sup> édition, Vitoria, 1941), pp. 67-72.

La réédition en 1994 de l'ouvrage de Sáenz y Andrés relança à la fin du XX<sup>e</sup> siècle l'intérêt pour le culte de la bienheureuse Urraca au sein de l'abbaye. Les pièces de tissu prélevées dans le sarcophage à l'occasion de l'une des ouvertures furent alors considérées comme des reliques. Ainsi, en 1998, lorsque Juan Manuel Aguado Grijalba conçut à Cañas un nouvel agencement muséographique, une bande de soie provenant de la tunique de la comtesse fut placée dans un reliquaire du XVII<sup>e</sup> siècle.<sup>33</sup> Et l'année suivante, en 1999, à l'initiative du chapelain de la communauté, le P. Félix García Fernández, moine cistercien de La Oliva, le reste de la chemise fut découpé en petits fragments qui, joints à des photographies de la sépulture, constituèrent des cartes-reliques.



Fig. 4a. Carte-relique de la comtesse Urraca (abbaye de Cañas, 1999). Recto.

<sup>33</sup> Antonio CEA GUTIÉRREZ, *El tesoro de las reliquias. Colección de la abadía cisterciense de Cañas*, Logroño, 1999, p. 132.



Fig. 4b. Carte-relique de la comtesse Urraca (abbaye de Cañas, 1999). Verso.

La communauté de Cañas attribua donc tardivement, entre le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle et peut-être la seconde moitié du XV<sup>e</sup>, une réputation de sainteté à la comtesse Urraca. L'enregistrement de cette tradition hagiographique en 1630 par une autorité comme Crisóstomo Henríquez donna plus de légitimité à sa vénération. Pourtant, en l'absence de procédure engagée à Rome, les Bollandistes finirent au XIX<sup>e</sup> siècle par la considérer comme un culte non officiel. Le XX<sup>e</sup> siècle relança sa réputation de sainteté grâce aux quatre ouvertures de sa sépulture entre 1898 et 1938, qui permirent l'observation de son corps momifié et le prélèvement de pièces de tissu qui allaient servir de reliques en 1998 et 1999. Elles suscitèrent également l'écriture de sa première hagiographie en 1941.

## II. UN ABBATIAI MÉMORABLE

Pour comprendre le mécanisme de transformation de l'image de la comtesse Urraca au sein de la communauté, il faut confronter cette mémoire sanctifiée à ce que la documentation permet d'appréhender de sa biographie. Son action au sein du monastère pourrait notamment expliquer pourquoi elle fut tardivement jugée plus méritante que les autres abbeses ou même que la fondatrice. La comtesse Urraca apparut pour la



première fois dans la documentation de Cañas avec la charge d'abbesse en 1225, même si elle exerça probablement cette charge dès 1222.<sup>34</sup> Elle la conserva sans interruption jusqu'en 1262. Son abbatiat fut donc particulièrement long, couvrant une quarantaine d'années. Il commença plus d'un demi-siècle après la fondation de l'institution, et près de quinze ans après la disparition de sa fondatrice, la comtesse Aldonza.<sup>35</sup>

# 1. LE SOUVENIR D'UN APOGÉE ÉCONOMIQUE

L'un des premiers arguments évoqués par Henríquez pour démontrer la sainteté d'Urraca était le mérite d'avoir enrichi l'abbaye de nombreux droits et possessions. Cette idée reflétait peut-être l'image de la comtesse que la communauté avait transmise à Pierre de Virey à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Elle ne correspondait cependant qu'imparfaitement à la réalité. Certes, la comtesse Urraca avait directement contribué par quelques donations à l'accroissement du domaine abbatial. On sait notamment qu'elle avait cédé la totalité de ce que lui permettait le droit, son *quinto* ou cinquième correspondant à sa part d'héritage en libre disposition. Cette donation de 1262, dernier document mentionnant l'abbesse, était probablement un testament qui ne disait pas son nom. Elle offrit au monastère un château et des dépendants dans la localité de Valluercanes.<sup>36</sup> La comtesse céda également au cours de sa vie une rente en sel de cinquante muids annuels dans les salines d'Añana, situées dans l'actuelle province d'Álava, à près de cinquante kilomètres au nord de Cañas.<sup>37</sup> Ces propriétés étaient importantes, mais pas autant que celles acquises sous son abbatiat par d'autres moyens.

Il y eut tout d'abord plusieurs achats, que décida sans doute la comtesse Urraca, en sa qualité de supérieure, mais qu'elle réalisa avec les fonds de l'institution, et non les siens propres. Cinq d'entre eux sont connus pour la période 1222-1262, un chiffre modeste comparé au rythme d'acquisition des monastères masculins, mais dans la norme pour les institutions féminines.<sup>38</sup> Un seul d'entre eux était susceptible d'avoir durablement marqué les esprits au sein de la communauté: il s'agissait de l'achat d'un village entier, Herrín de los Campos, réalisé en 1257 pour une somme considérable (10.000 maravédís), auprès de la reine du Portugal Mencía López. L'opération ne

<sup>34</sup> Le document de 1225 a été édité par F. SÁENZ, *La beata doña María Urraca*, n VIII, pp. 111-112. Un document copié dans le cartulaire de Vileña, datable par analogie d'avril-juillet 1222 (car il est amputé de son eschatocolle), évoquait la "comtesse de Cañas", ce qui faisait vraisemblablement allusion à la comtesse Urraca, déjà abbesse de Cañas. Ce texte a été édité par María Isabel PÉREZ DE TUDELA Y VELASCO, *El monasterio de Vileña en sus documentos. El código del AHN*, Madrid, 1977, n° LXXVII, pp. 58-59. Voir aussi G. BAURY, *Les religieuses en Castille*, t. II, n° Ce-13m, p. 607. Il subsiste cependant un doute, car en 1221, une autre comtesse, Mencía, abbesse du monastère de San Andrés de Arroyo, était intervenue auprès de Ferdinand III en faveur du monastère de Cañas (original de l'AHN, Clergé, ch.1024, n° 4).

<sup>35</sup> La dernière mention de la comtesse Aldonza se trouve dans un document original de 1207 (AHN, Ordres militaires, ch. 386, n° 97).

<sup>36</sup> Original de l'AHN, Clergé, ch. 1024, n° 12. Notons que la date de ce document, le 28 septembre, est proche de celle de l'anniversaire de sa mort enregistré par le *Tumbo*, le 1<sup>er</sup> octobre. Il est donc possible qu'elle ait dicté cet acte sur son lit de mort, trois jours avant son décès.

<sup>37</sup> Bien qu'aucun acte de donation de cette rente ne soit conservé, la cession ne fait aucun doute. Elle obtint en 1239 de Ferdinand III l'exemption des taxes (*alvara* et péage, à hauteur de dix-sept maravédís annuels) perçues sur ce bien par les fermiers royaux du lieu, puis fit confirmer ce privilège par Alphonse X en 1254 (AHN, Clergé, ch. 1024, n° 8). Après sa disparition, les confirmations obtenues par la communauté auprès de Sanche IV en 1286 (*ibidem*, n° 19) puis de Ferdinand IV en 1299 (mention dans le *Tumbo*, p. 101, n° 629) montrent que la rente était désormais gérée par les moniales.

<sup>38</sup> G. BAURY, *Les religieuses en Castille*, t. I, pp. 298-305.

s'avéra pas viable à long terme, puisque le monastère dut se résoudre avant 1319 à abandonner cette propriété éloignée (elle était située à 170 kilomètres du monastère à vol d'oiseau). Cet échec rendit peut-être l'achat plus mémorable encore a posteriori.

L'abbatiate d'Urraca fut surtout marqué par la réception de dons importants de provenances diverses. Les donations royales revêtirent une importance particulière: en 1251, Ferdinand III dota Cañas d'une rente annuelle conséquente en numéraire (300 maravedís), à réclamer aux fonctionnaires royaux gérant les salines d'Añana.<sup>39</sup> Comme beaucoup d'autres institutions religieuses castillanes, l'abbaye obtint en outre d'Alphonse X des propriétés à Séville lors du *Repartimiento* de 1253.<sup>40</sup> Elle reçut plus spécifiquement de ce même souverain un village en Rioja, Matute, en 1256.<sup>41</sup> Les membres de la plus grande aristocratie castillane se montrèrent également généreux: en 1257, Simón Ruiz de Cameros céda un autre village, Brieva de Cinco Villas, et Alfonso López de Haro fit donation en 1262 d'une *heredad* probablement importante, puisqu'il l'avait reçue du roi.<sup>42</sup> Les donations de cette époque furent globalement peu nombreuses (on recense seulement deux autres opérations sous l'abbatiate d'Urraca), comme dans les autres abbayes féminines, mais, de par leur valeur, elles s'avèrent essentielles pour le processus d'expansion du domaine monastique.<sup>43</sup> La communauté attribua sans doute à la comtesse le mérite d'avoir suscité de telles faveurs, un jugement qui n'était d'ailleurs pas dénué de fondement.

Le souvenir de cette phase d'expansion du domaine fut peut-être avivé dans la communauté par la comparaison avec les époques postérieures. En effet, après la disparition de la comtesse, il n'y eut plus d'opérations importantes, sans doute du fait de l'alternance rapide entre les périodes de faveur et de disgrâce des patrons du monastère, la famille Haro, et de la mauvaise conjoncture économique du second XIII<sup>e</sup> siècle.<sup>44</sup> Le domaine abbatial demeura pratiquement figé dans son état de 1262, et l'époque de l'abbatiate d'Urraca put être perçue comme un âge d'or.

La documentation atteste en outre le rôle personnel actif joué par la comtesse Urraca pour assurer la prospérité du monastère. Elle contrôlait directement la gestion du domaine, par l'intermédiaire de son homme de confiance, le «majordome de la comtesse». Ce titre, porté par exemple par un certain Pedro Ortiz en 1241, semble indiquer qu'il s'agissait d'un gestionnaire choisi par la supérieure et qui ne répondait que devant elle.<sup>45</sup> La fonction apparut sous l'abbatiate d'Urraca, mais elle lui survécut, témoignant du soin personnel que les abbesses portèrent ensuite, suivant son exemple, à la gestion économique du domaine abbatial. La liste la plus complète du personnel montre que, cette même année 1241, la communauté utilisait également les services d'un «notaire de la comtesse Urraca» et de quatre chapelains, dont faisait sans doute partie le major-

<sup>39</sup> Original conservé à la BNM, ms. 18.641, n° 34.

<sup>40</sup> Julio GONZÁLEZ Y GONZÁLEZ, *Repartimiento de Sevilla*, t. II, Madrid, 1951, p. 44, p. 234 et pp. 241-242.

<sup>41</sup> Original de l'AHN, Clergé, ch. 1024, n° 8bis.

<sup>42</sup> Mention dans le *Tumbo* de Cañas, n° 488, p. 1156, et original de l'AHN, Clergé, ch. 1024, n° 11.

<sup>43</sup> G. BAURY, *Les religieuses en Castille*, t. I, pp. 292-298.

<sup>44</sup> À propos de la famille Haro, voir Ghislain BAURY, *Los ricos hombres y el rey en Castilla: el linaje Haro, 1076-1322*, à paraître dans "Territorio, Sociedad y Poder: Revista de Estudios Medievales", 2011.

<sup>45</sup> Le terme apparaît dans un document original des archives de Valvanera, publié par Francisco Javier GARCÍA TURZA, *Documentación medieval del monasterio de Valvanera (Siglos XI a XIII)*, Zaragoza, 1985, pp. 221-223, (Textos medievales, 71).

dome.<sup>46</sup> La comtesse Urraca dicta donc elle-même la nouvelle politique économique du monastère, qui consistait à céder des parties de la réserve en bail à cens. Le seul exemple d'un tel contrat dans toute l'histoire de Cañas date en effet de 1238 ou 1239, même s'il ne pourrait s'agir que d'un contrat parmi d'autres, la logique de conservation de ce type de documents leur laissant peu de chance de traverser les siècles. Celle qui lui succéda au poste d'abbesse, Constanza de Béarn, employa toutefois une méthode de gestion plus souple et moins tatillonne sur l'exercice des droits seigneuriaux, choisissant notamment d'affermier diverses propriétés dans les années 1260-1270.<sup>47</sup>

La comtesse Urraca fut donc contemporaine du décollage économique de l'institution, que permirent quelques acquisitions marquantes, par achat ou par donation d'acteurs politiques majeurs, et une politique active de gestion seigneuriale du domaine. Sa mémoire bénéficia de cette bonne conjoncture, et sans doute, en négatif, de la période de crise qui suivit.

## 2. LE RAYONNEMENT DE L'ABBAYE

La notice de Henríquez mentionnait la capacité de la comtesse Urraca à attirer de nouvelles vocations monastiques comme une autre preuve de sa sainteté. Il n'existe cependant pas d'informations sur l'identité et le nombre exact des moniales de Cañas entre 1222 et 1262.<sup>48</sup> Il faut se contenter de deviner l'importance de la population du couvent en combinant les données établies sur la puissance économique de l'institution, avec ce que l'on sait de son influence et de sa renommée dans le royaume de Castille. Plusieurs informations indiquent que cette période constituait également, à cet égard, un apogée.

La comtesse Urraca créa tout d'abord un lien nouveau entre Cañas et la société environnante. En fondant un hôpital à Hervías, elle impliqua l'abbaye dans l'assistance aux pauvres, et sans doute également aux pèlerins, puisque le lieu choisi se trouvait précisément sur la route de Saint-Jacques-de-Compostelle, à la différence de l'abbaye, qui en était éloignée de près de six kilomètres. L'abbesse dota cette institution d'un temporel propre comprenant quelques terres, prélevées sur son patrimoine personnel ou achetées, ainsi que du bétail. La gestion de l'ensemble incombait à l'abbaye. La fondation s'avéra solide, puisqu'elle survécut aux difficultés économiques des deux derniers siècles du Moyen Âge et fonctionnait encore à l'époque moderne.<sup>49</sup>

---

<sup>46</sup> Leurs noms figurent dans un document original conservé à Las Huelgas de Burgos, édité par José Manuel LIZOAIN GARRIDO, *Documentación del monasterio de Las Huelgas de Burgos*, t. II: (1231-1262), Burgos, 1986, pp. 107-108, (Fuentes medievales castellano-leonesas, 31). À propos de la gestion du domaine de Cañas et de son personnel, voir G. BAURY, *Les religieuses en Castille*, t. I, pp. 320-329, et la liste du t. II, pp. 790-791.

<sup>47</sup> Il faut interpréter l'acte de 1238-1239 comme un bail à cens de type seigneurial plutôt que comme un affermage, contrairement à ce qui a été indiqué dans G. BAURY, *Les religieuses en Castille*, t. I, p. 330.

<sup>48</sup> G. BAURY, *Les religieuses en Castille*, t. I, pp. 361-366, et liste dans le t. II, p. 789.

<sup>49</sup> Le document fondateur s'est perdu, et seul subsiste le résumé qu'en a fait au début du XVII<sup>e</sup> siècle l'auteur du *Tumbo* (p. 155, n° 18). La date précise reste inconnue. Les propriétés cédées par la comtesse Urraca valaient 312 maravédís, et elle acheta d'autres terres à Hervías pour la somme de soixante maravédís à l'intention de cet hôpital (p. 155, n° 19). Les deux textes ont été édités par Ildefonso RODRÍGUEZ DE LAMA, *Colección diplomática medieval de la Rioja*, t. IV: *Documentos del siglo XIII*, Logroño, 1989, n° 254-255, pp. 246-247. Dans le *Tumbo*, les propriétés de l'hôpital furent identifiées comme telles et listées à part, sous la rubrique "Cañas" (pp. 155-167), et non, suivant la

La comtesse Urraca joua d'autre part un rôle majeur dans la vie ecclésiastique du diocèse. Elle s'illustra notamment lors de l'affaire du transfert de l'évêché de Calahorra à Santo Domingo de la Calzada. L'évêque Juan Pérez de Ségovie avait obtenu en 1224 l'accord du pape à ce sujet, ce qui lui permettait de se rapprocher du centre géométrique de son diocèse, qui englobait approximativement les actuelles communautés autonomes du Pays Basque et de La Rioja. En 1229, il dut déjà rembourser des dettes contractées auprès du principal aristocrate local, Lope Díaz II de Haro, pour financer son voyage à Rome. Cela le contraignit à lui abandonner certains revenus du diocèse qu'il avait mis en gage. L'acte fut réalisé au monastère de Cañas, et la comtesse Urraca servit de garante.<sup>50</sup> Mais le projet avait provoqué une levée de boucliers, notamment parmi les institutions monastiques de Haute Rioja, qui craignaient peut-être l'arrivée de ce pouvoir ecclésiastique concurrent. Après la mort de Juan Pérez de Ségovie, en 1237, son successeur dut retourner à Calahorra, mais Santo Domingo de la Calzada était statutairement devenu un siège concathédral.<sup>51</sup> Les querelles se poursuivirent donc, et la comtesse Urraca y prit activement part, en cosignant l'appel au pape lancé en 1244 par l'abbé de San Millán de la Cogolla, avec le soutien de l'abbé prémontré de Bujedo de Campajares, pour faire cesser les vexations de l'évêque. Ce document permet par ailleurs de constater que la comtesse Urraca avait doté l'abbaye d'un sceau abbatial, instrument de prestige qui en faisait l'égale de l'abbé de San Millán.<sup>52</sup>



Fig. 5. Sceau portant la légende «Sigillum abbatisse de Cannis», utilisé en 1244 par la comtesse Urraca  
(Archives du monastère de San Millán de la Cogolla, l. 3, n° 110; Juan Manuel Aguado Grijalba)

logique géographique de l'inventaire, dans les possessions du monastère à Hervías. L'hôpital de la comtesse Urraca continuait donc de fonctionner au début du XVII<sup>e</sup> siècle.

<sup>50</sup> I. RODRÍGUEZ DE LAMA, *Colección diplomática de la Rioja*, t. IV, n° 91, pp. 92-93.

<sup>51</sup> Sur l'affaire du transfert de l'évêché, voir Eliseo SÁINZ RIPA, *Sedes episcopales de la Rioja*, t. I, *Siglos IV-XIII*, Logroño, 1994, pp. 459-471, ainsi que Pablo DÍAZ BODEGAS, *La diócesis de Calahorra y la Calzada en el siglo XIII (la sede, sus obispos e instituciones)*, Logroño, 1995, pp. 140-213.

<sup>52</sup> Original muni de cinq sceaux de cire, Archives de San Millán de la Cogolla, liasse 3, n° 110.

La comtesse Urraca sut également mobiliser des réseaux qui lui permirent d'obtenir de la cour pontificale deux documents importants pour la vie de son institution. Tous deux furent rédigés le même jour, en 1236, par la chancellerie pontificale de Grégoire IX. Le premier exemptait de dîmes les propriétés de Cañas, non seulement celles qui étaient entrées dans le domaine abbatial avant 1215, mais également les novales, postérieures, assouplissant donc le régime défini pour les cisterciens par Innocent III au concile de Latran IV en 1215. Le second interdisait spécialement que le monastère de Cañas fût assigné devant la justice ecclésiastique en un lieu distant de plus de deux jours de route – ce qui n'exemptait cependant pas les moniales de la juridiction de l'officialité, puisque Calahorra se situait précisément à cette distance.<sup>53</sup> Rien ne permet de savoir quels étaient les réseaux de la comtesse Urraca, et s'ils différaient beaucoup de ceux des autres monastères castillans, cisterciens ou autres.<sup>54</sup> Mais il est possible que la personne de l'abbesse, et notamment ses connexions lignagères, aient joué. La portée de ces privilèges pontificaux doit toutefois être relativisée: elle était probablement moindre que celle de la bulle d'Innocent III ou de celle Grégoire X qui prirent sous leur protection le monastère de Cañas en 1199 puis à nouveau en 1276.<sup>55</sup>

Les documents adressés à Cañas par la monarchie castillane, plus particulièrement par Alphonse X le Sage, laissent également deviner une relation particulière avec son abbesse. À l'occasion d'un passage dans le monastère en 1256, le premier de son règne, précisa le notaire, le souverain octroya généreusement à la communauté ses droits sur le village de Matute. Si l'on en juge par l'ordre des mots dans l'exposé, le souverain tenait à faire honneur par ce geste à la comtesse Urraca.<sup>56</sup> Le terme employé pour la qualifier, dont il n'existe aucune autre occurrence, semble renforcer cette hypothèse: le roi la considérait comme la Dame, la *señora* du monastère. Elle était ainsi placée sur le même plan que les *señoras* de Las Huelgas, ces infantes, les filles de rois au nombre desquelles se trouvait à cette époque Berenguela, la sœur d'Alphonse X, qui dirigeaient la communauté sans exercer la charge d'abbesse, réservée à une personne de rang inférieur.<sup>57</sup>

<sup>53</sup> Ces deux actes sont uniquement connus grâce à leur mention dans le *Tumbo* des archives de Cañas, n<sup>os</sup> 602 et 607, pp. 90-91.

<sup>54</sup> La comtesse a pu le mobiliser par l'intermédiaire du clergé séculier. Peter LINEHAN, *The Spanish Church and the Papacy in the 13<sup>th</sup> Century*, Cambridge, 1971, pp. 20-23, 276-281, a détaillé le passage en Castille du légat Jean d'Abbeville en 1228-1229, dont l'objectif principal était la réforme générale du clergé, mais qui aurait pu transmettre des pétitions spécifiques à Rome. Depuis 1217, un cardinal castillan particulièrement lié aux évêchés de Calahorra et de Burgos, Gil Torres, se trouvait en outre à Rome. L'autre possibilité serait l'utilisation par l'abbaye des réseaux cisterciens. Des abbés castillans se rendaient parfois à Rome et obtenaient des privilèges pour des confrères ou consœurs, par exemple l'abbé de Ríoseco en 1235. L'ordre cistercien disposait d'autre part de deux procureurs à Rome dès 1220, et à la même époque, le Saint-Siège chargea un cardinal de la gestion des affaires spécifiquement cisterciennes – ce qui n'empêchait pas certains abbés d'envoyer parfois leurs requêtes à Rome par d'autres canaux (Jean-Berthold MAHN, *L'ordre cistercien et son gouvernement des origines au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle (1098-1265)*, Paris, 1982 (1<sup>re</sup> édition 1951), pp. 164-168). Le caractère encore très lâche à ce moment des relations entre Cañas et l'ordre cistercien conduit cependant à privilégier la première hypothèse.

<sup>55</sup> Document original de l'AHN, Clergé, ch. 1023, n<sup>o</sup> 22, et mention dans le *Tumbo* de Cañas, p. 91, n<sup>o</sup> 604.

<sup>56</sup> Original de l'AHN, Clergé, ch. 1024, n<sup>o</sup> 8bis (document édité par I. RODRÍGUEZ DE LAMA, *Colección diplomática de la Rioja*, t. IV, n<sup>o</sup> 229, pp. 211-213): "...la primera vez que vin veer el monesterio de las duennas de Cannas depues que yo regne, et sope su ffazienda et su vida; et con grand fabor et grand voluntad que he de ffazerles bien et mercet al abbadessa et al convento deste mismo lugar, et por onrra de la condessa donna Urraca que es sennora deste monesterio..."

<sup>57</sup> Le titre même de *señora* n'apparut à Las Huelgas qu'en 1262. C'est uniquement pour ce monastère que la fonction fut codifiée en 1295, dans un document émanant de la chancellerie royale. Elle fut entérinée par l'abbé de Cîteaux en 1302. Voir G. BAURY, *Les religieuses en Castille*, t. I, pp. 191-193.





Fig. 6. «Nuestra Señora de Cañas», Vierge à l'enfant en bois polychrome de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle (Abbaye de Cañas, Juan Manuel Aguado Grijalba)

D'autres témoignages évoquent le prestige de l'abbaye au-delà de l'espace local à l'époque de la comtesse Urraca. Ils datent cependant du XVII<sup>e</sup> siècle et l'authenticité des faits qu'ils relatent est pour cette raison sujette à caution. Ils témoignent plus vraisemblablement du processus de construction de la mémoire de l'abbesse. Le *Tumbo* de 1626 rapporte tout d'abord une tradition selon laquelle saint François d'Assise, de passage à Cañas alors qu'il réalisait le pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle, y aurait rencontré la comtesse.<sup>58</sup> Ce voyage appartient à l'évidence au vaste corpus des légendes franciscaines du XIV<sup>e</sup> siècle, diffusées par les *Fioretti di san Francesco*. Les premiers hagiographes, Thomas de Celano et saint Bonaventure, les plus dignes de foi, mentionnèrent seulement un projet avorté de mission au Maroc, qui aurait pu conduire le futur saint à pénétrer dans l'est de la péninsule Ibérique en

<sup>58</sup> *Tumbo* de Cañas, f.21r.

1214. Le couvent franciscain de Logroño n'est en outre pas documenté avant 1230.<sup>59</sup> Le *Tumbo* attribua par ailleurs à la comtesse la commande d'une sculpture du saint nécessairement réalisée après sa canonisation en 1228. Même si rien ne permet plus de le confirmer, l'objet ayant disparu, il faut peut-être chercher dans cette tradition le fond de réalité à l'origine de la construction légendaire. La communauté de Cañas a en effet conservé trois autres sculptures en bois du XIII<sup>e</sup> siècle.<sup>60</sup> Rien ne prouve toutefois qu'elles aient été réalisées précisément sous l'abbatit de la comtesse Urraca, et sur son ordre, car la Vierge à l'Enfant, par exemple, daterait plutôt de la fin de ce siècle. L'association de la comtesse Urraca à saint François dans la mémoire de la communauté se doit peut-être à la présence de deux frères mineurs sur le relief représentant l'enterrement de la comtesse. Elle se produisit vraisemblablement au moment de la construction de la légende du pèlerinage de saint François, au XIV<sup>e</sup> siècle, ou peu après.

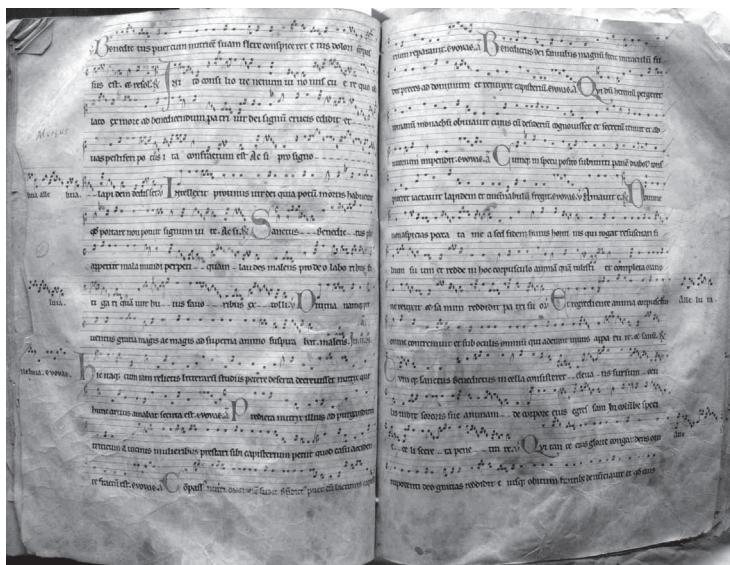


Fig. 7. Antiphonaire de facture bourguignonne, début du XIII<sup>e</sup> siècle  
(Archives de Cañas, Juan Manuel Aguado Grijalba)

<sup>59</sup> Les informations réunies par Anastasio LÓPEZ, *Viaje de San Francisco a España*, "Archivo ibero-americano", I/1 (1914), pp. 13-45, I/2 (1914), pp. 257-89, et I/3 (1914), pp. 433-469, notamment les pp. 18-19 et 447, montrent que de nombreux couvents franciscains de l'ouest de la péninsule Ibérique utilisèrent tardivement cette légende pour réécrire l'histoire de leurs origines. L'idée que saint François s'était rendu à Saint-Jacques-de-Compostelle apparut pour la première fois dans le chapitre III des *Actus beati Francisci et sociorum eius* rédigés entre 1327 et 1337 (traduits en français et édités par Jacques DALARUN, Olivier LEGENDRE et Armelle LE HUÉROU, *Actes du bienheureux François et de ses compagnons*, Paris, 2008, pp. 51-56). En ce qui concerne l'apparition du couvent franciscain de Logroño, voir Eliseo SÁINZ RIPA, *Primer franciscanismo en Logroño*, dans José Ignacio DE LA IGLESIA DUARTE, Javier GARCÍA TURZA, et José Ángel GARCÍA DE CORTÁZAR, coords., *VI<sup>a</sup> semana de estudios medievales : Nájera, 31 de julio al 4 de agosto de 1995*, Logroño, 1996, pp. 235-238.

<sup>60</sup> La communauté expose aujourd'hui ces trois sculptures, une Vierge à l'Enfant, une représentation de saint Pierre et une autre de sainte Anne. Juan Manuel AGUADO GRIJALBA, coord., *Guía. Abadía cisterciense de Cañas*, Logroño, 2001, pp. 72-73, 125, et 157-159.

Dans son *Menologium*, Henríquez rapporta par ailleurs que la comtesse Urraca avait rencontré personnellement l'abbé de Cîteaux. Celui-ci lui avait alors remis deux livres liturgiques, un antiphonaire et un missel. Il est possible que ces deux ouvrages aient été distingués en raison de leur qualité exceptionnelle, et il est tentant de les identifier à l'antiphonaire actuellement conservé par la communauté, et au missel connu par de multiples *membra disjecta*, tous deux de belle facture. Les sources attestent en outre le passage de l'abbé de Cîteaux à proximité de Cañas dans un contexte favorable à une rencontre avec son abbesse. Guy III de Bourgogne se rendit en effet à Burgos entre septembre 1260 et septembre 1261 pour tirer au clair les accusations portées contre les cisterciennes de Las Huelgas de Burgos, qui se trouvaient sous son autorité directe. Pour ce faire, il emprunta très vraisemblablement l'axe de communication majeur reliant la France à la Castille, la route de Saint-Jacques-de-Compostelle. Sa visite aux moniales de Las Huelgas s'avéra par ailleurs conflictuelle: la supérieure lui refusant l'entrée du monastère, il prononça son excommunication et jeta l'interdit sur les lieux. Il annonça également qu'il se réserverait désormais la tutelle des maisons placées auparavant dans l'orbite de Las Huelgas, au nombre desquelles figurait Cañas. La comtesse Urraca, quatre ans avant sa disparition, se trouvait alors au faîte de sa puissance. Mais si la rencontre avec l'abbé de Cîteaux en 1260-1261 est plausible, la transmission des deux manuscrits est plus discutable. L'antiphonaire fut en effet réalisé en Bourgogne au début du XIII<sup>e</sup> siècle. Guy III aurait donc remis à la comtesse un manuscrit liturgique obsolète, une hypothèse qui n'est pas à exclure car il ne s'agirait pas d'un cas isolé. Le missel fut pour sa part copié dans un scriptorium castillan et cistercien dans les années 1267-1279, et il ne pourrait au mieux s'agir que d'une commande de l'abbesse, exécutée après sa mort, suivant éventuellement des instructions données par l'abbé de Cîteaux.<sup>61</sup>

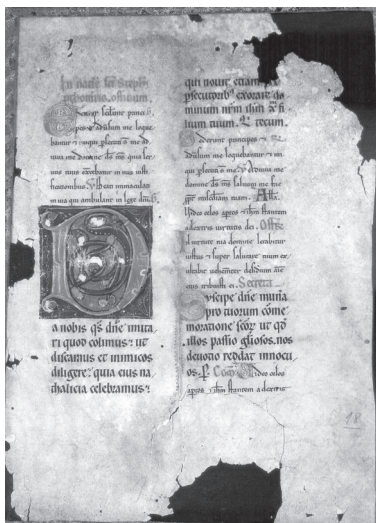


Fig. 8. Missel de facture castillane et cistercienne, v. 1267-1279  
(Archives de Cañas, Juan Manuel Aguado Grijalba)

<sup>61</sup> Ces manuscrits ont été étudiés en détail dans Ghislain BAURY, *Une bibliothèque médiévale de moniales cisterciennes en Castille. Cañas et les membra disjecta de son missel*, à paraître dans "Cîteaux. Commentarii cistercienses", (2010), *passim*.

L'abbatiai de la comtesse Urraca correspondait ainsi à une période de forte indépendance institutionnelle de l'abbaye. En effet, malgré la soumission théorique de Cañas à l'abbaye de Las Huelgas obtenue lors du chapitre des abbes cisterciennes de 1189 grâce à l'appui d'Alphonse VIII, il ne semble pas que les abbayes aient entretenu d'autres liens que ceux de grands propriétaires veillant aux intérêts de leurs domaines respectifs. Lorsque la comtesse Urraca vendit une propriété d'importance moyenne à son homologue Inès Laínez de Las Huelgas, en 1241, rien n'indiquait une quelconque subordination. L'acte se décida et se déroula probablement à Cañas. Las Huelgas n'affirma que bien plus tard son autorité sur la communauté, en utilisant il est vrai le précédent constitué par la réunion et le serment de 1189.<sup>62</sup>

Les communautés de cisterciennes dépendaient en outre théoriquement d'un abbé cistercien, conformément à la volonté exprimée par le chapitre général de Cîteaux depuis 1213. Il semble que les moniales de Cañas ne se plièrent à cette exigence qu'après l'abbatiai de la comtesse Urraca. Aucun lien avec une abbaye cistercienne n'est attesté avant la donation testamentaire que celle-ci réalisa en 1262. Assistait notamment à l'acte le « confesseur de Cañas », Martin de Estella, qu'un autre document de 1271 permet d'identifier comme un « ancien abbé de San Prudencio de Monte Lature », une abbaye cistercienne masculine de la Rioja. Celle-ci était cependant très éloignée de Cañas, mais aussi de Herrera, dont l'abbé exerça par la suite la fonction d'abbé-père. Sans titulaire de cette charge, l'ordre cistercien ne pouvait exercer son autorité spirituelle sur les communautés féminines, ni s'assurer de l'application de ses statuts. Cela laissait aux moniales une liberté importante, et les manquements aux règlements cisterciens étaient par conséquent nombreux à Cañas, dans la gestion du domaine ou la conservation par les religieuses de leur propre patrimoine, par exemple. Il semble que la comtesse était beaucoup plus proche de l'ordre dominicain que de ses confrères ou consœurs cisterciens. Deux frères prêcheurs, Domingo de Medina, qualifié de *doctor*, et son compagnon Pedro, assistèrent en effet à la donation de 1262 aux côtés de Martin de Estella. La présence de deux rosaires dans les sculptures ornant la sépulture de la comtesse, qui évoquent spécifiquement la spiritualité dominicaine, confirme cette proximité.<sup>63</sup>

Au XV<sup>e</sup> siècle, lorsque se construisit l'image de sainteté d'Urraca, l'abbesse de Cañas ne pouvait plus se targuer d'une telle influence. Sa capacité à accéder aux cours, sa position sociale dominante, l'indépendance institutionnelle que la comtesse offrit à son abbaye, conduisirent probablement les moniales du Moyen Âge tardif à considérer a posteriori cette période comme l'âge d'or de leur communauté, et à en attribuer tout le mérite à son abbesse.

---

<sup>62</sup> Voir G. BAURY, *Les moniales en Castille*, t. I, pp. 267-271, et, *idem*, *Émules puis sujettes de l'ordre cistercien. Les cisterciennes de Castille et d'ailleurs face au chapitre général aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles*, "Cîteaux. Commentarii cistercienses", 52/1-2 (2001), pp. 27-60, en particulier pp. 53-54. Le document original des archives de Las Huelgas a été publié par J. M. LIZOAIN GARRIDO, *Documentación de Las Huelgas (1231-1262)*, n° 328, pp. 107-108.

<sup>63</sup> À propos de la relation entre les cisterciennes castillanes et l'Ordre au XIII<sup>e</sup> siècle, voir G. BAURY, *Émules puis sujettes, passim*, et, *idem*, *Les moniales en Castille*, t. I, pp. 429-444. Le document de 1262 est un original (AHN, Clergé, ch. 1024, n° 12), de même que celui de 1271 (archives de Herce à Santo Domingo de la Calzada, n° 20, édité par Pedro PÉREZ CARAZO, *Santa María de Herce y su abadengo en la Edad Media*, Logroño, 2008, cédérom, n° 43, [pp. 144-146]).

## 3. L'ABBATIAI D'URRACA ET LA CONSTRUCTION DU MONASTÈRE

La mémoire de la comtesse Urraca fut également associée à son rôle présumé dans la construction des bâtiments monastiques. Elle vécut en effet dans une abbaye qui ne ressemblait guère à l'ensemble monumental actuel. Une inscription médiévale placée dans le réfectoire indiquait encore au XVII<sup>e</sup> siècle que les travaux avaient été achevés en 1236. Ángel Manrique ne manqua pas de relever ce témoignage épigraphique, un type de source qui attirait particulièrement son attention.<sup>64</sup> Il en conclut que la comtesse Urraca avait contribué de manière décisive à l'avancement des travaux du monastère par l'ajout du réfectoire, et que, par conséquent, les bâtiments essentiels avaient nécessairement été achevés sous sa direction (au moins le chevet de l'abbatiale et la totalité de l'aile du chapitre). Cette chronologie lui permettait de justifier le titre de «seconde fondatrice» qu'il lui attribuait. La monumentalité remarquable de l'abside et de la salle capitulaire était ainsi mise au service de la légende de la bienheureuse Urraca.

Mais l'interprétation des *monumenta ædificationis*, toujours conservés même lorsque les bâtiments auxquels ils se rapportaient étaient sérieusement réformés, pose de multiples problèmes. Raquel Alonso Álvarez a récemment démontré, grâce à une comparaison des évolutions stylistiques, que l'abside et la salle capitulaire de Cañas avait été réalisés dans les années 1260-1290 en s'inspirant de traditions expérimentées sur des églises non monastiques du domaine royal français.<sup>65</sup> La comtesse Urraca et ses moniales vécurent donc dans des bâtiments primitifs (considérés ou non comme provisoires), vraisemblablement construits en matériaux périssables. Tout au plus put-elle mettre à profit la prospérité de l'institution et ses relations pour s'attacher les services, à la toute fin de sa vie, d'un atelier français extérieur à l'ordre cistercien. Cela expliquerait la date de réalisation de sa sépulture, qui fut peut-être placée dans la salle capitulaire immédiatement après l'achèvement de celle-ci. Mais on pourrait aussi bien mettre cette réalisation au crédit de l'abbesse qui lui succéda, Constanza (Constance) de Béarn, qui disposait également d'un réseau de relations dans le royaume de France.

---

<sup>64</sup> Vicente GARCÍA LOBO, *Los Annales de Ángel Manrique y la cultura escrita. Planteamiento general. La escritura publicitaria*, en *Humanismo y Cister: Actas de I Congreso Nacional sobre Humanistas Españoles*, León, 1996, pp. 391-404.

<sup>65</sup> Raquel ALONSO ÁLVAREZ, *El monasterio cisterciense de Santa María de Cañas (La Rioja). Arquitectura gótica, patrocinio aristocrático y protección real*, Logroño, 2004, pp. 54-111, et plan phasé p. 47, (Arte, 7).





Fig. 9. Abside de l'église abbatiale de Cañas, 1260-1290 (Juan Manuel Aguado Grijalba)

L'abbatiate de la comtesse Urraca coïncida effectivement avec la période de plus grande prospérité de Cañas, et il est certain que ses décisions en matière de gestion, mais aussi sa capacité à obtenir des concessions de personnages importants, jouèrent en faveur de la communauté, plus encore que le contexte économique propice. Faute de réflexion critique sur les sources, sa mémoire fut logiquement associée à partir du XV<sup>e</sup> siècle à la plupart des événements importants survenus dans l'abbaye au XIII<sup>e</sup> siècle, y compris à des événements imaginaires, qui furent tous soigneusement consignés à l'époque moderne.

### III. LIGNAGE, IDENTITÉ ET SAINTETÉ DE LA COMTESSE URRACA

La construction hagiographique tardive, ainsi que l'image préalable de la comtesse Urraca que la communauté avait construite, conduisit en outre à brouiller durablement l'identité de cette abbesse, dont la situation familiale demeure sujette à des affirmations divergentes. Il s'agit pourtant d'un élément essentiel pour expliquer la position sociale de la comtesse et sa contribution au rayonnement et à la richesse de son abbaye.

## 1. LIGNAGE ET PATRONAGE

Le lignage d'origine de la comtesse Urraca a toujours été clairement identifié, sans doute parce qu'il contribuait tel quel à l'image de l'abbesse exceptionnelle ou de la sainte. Toutes les généalogies, depuis celle du comte Pedro de Barcelos au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, s'accordent donc sur ce point: elle faisait partie de la famille des puissants *ricoshombrs* Haro, même si les documents témoignent qu'elle ne fit jamais usage de cet *apellido*.

Divers éléments contemporains de la comtesse Urraca permettent de confirmer son appartenance familiale: le symbole héraldique que Diego López II de Haro (av. 1162-1214) avait choisi pour sa dynastie, le loup passant, fut employé pour réaliser les supports de la sépulture de l'abbesse, ainsi que la polychromie originale des trois sculptures en bois du XIII<sup>e</sup> siècle.<sup>66</sup> Le prénom Urraca indiquait en outre une origine navarroise plus ou moins ancienne, même si le nom s'était répandu assez largement dans les royaumes péninsulaires occidentaux depuis le X<sup>e</sup> siècle.<sup>67</sup> Or la famille Haro, qui utilisa ce prénom pour beaucoup de ses filles, était précisément originaire de la partie occidentale de la Navarre, et rejoignit seulement en 1076 le royaume de León-Castille, lors de l'annexion de ce territoire.<sup>68</sup>

Enfin et surtout, le comte Lope Díaz I<sup>er</sup> de Haro et la comtesse Aldonza, qui avaient fondé l'abbaye de Cañas en 1169, avaient doté leurs descendants du droit de patronage. Cela impliquait des obligations réciproques pour le groupe aristocratique et la communauté monastique. Les abbesses, notamment, devaient être choisies parmi les membres de la famille, même si elles n'avaient pas d'expérience de la vie monastique. Cela se vérifie pour toutes les abbesses du XIII<sup>e</sup> siècle pour lesquelles les informations sont suffisantes.<sup>69</sup> La comtesse Urraca n'échappe pas à cette règle. Cela explique également les multiples contacts entre la communauté et les Haro sous l'abbatiat d'Urraca, notamment la présence de Lope Díaz II de Haro à Cañas en 1229 pour signer un compromis financier avec l'évêque de Calahorra, les donations d'Alfonso López de Haro et de Diego López de Salcedo en 1262, ou, en 1257, celle de Simón Ruiz de Cameros (un parent par alliance des Haro dont le texte précise qu'il avait été éduqué dans l'abbaye par les moniales de Cañas), et enfin l'achat réalisé auprès de la reine Mencía López, fille de Lope Díaz II de Haro, toujours en 1257.

Les Haro connurent au cours des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles une importante ascension sociale qui leur permit de se hisser parmi les trois groupes de magnats castillans les plus importants de la période avec les Lara et les Castro. Ils s'imposèrent à divers moments comme le seul groupe dominant. Même s'ils disparurent brutalement en 1322 par extinction biologique, leur réputation perdura jusqu'à l'époque moderne, notamment parce que leur *apellido* Haro, parangon de noblesse, survécut par des branches secondaires. Étant donné le processus de construction mémorielle que suivit la comtesse Urraca à partir du XIV<sup>e</sup> siècle, ses origines familiales ne pouvaient tomber dans l'oubli. Elles participèrent à l'image de l'abbesse exceptionnelle, puis fournirent des

<sup>66</sup> Ghislain BAURY, *Diego López "le Bon", Diego López "le Mauvais". Comment s'est construite la mémoire d'un magnat du règne d'Alphonse VIII de Castille*, "Berceo. Revista riojana de ciencias sociales y humanidades", 144 (2003), pp. 37-92, en particulier pp. 54-55.

<sup>67</sup> Jaime DE SALÁZAR Y ACHA, *Urraca. Un nombre egregio en la onomástica altomedieval*, "En la España medieval", n° extra 1 (2006) (*Estudios de genealogía, heráldica y nobiliaria*, Miguel Ángel LADERO QUESADA, coord.), pp. 29-48.

<sup>68</sup> À propos du passage de la famille Haro de Navarre en Castille, voir G. BAURY, *Los ricos-hombres y el rey en Castilla, passim*.

<sup>69</sup> G. BAURY, *Les religieuses en Castille*, t. I, pp. 344-353.

arguments en faveur de sa sainteté à partir du XV<sup>e</sup> siècle. L'appartenance de sa mère, la comtesse Aldonza, à la famille Castro, mentionnée pour la première fois par le *Tumbo* de 1626, fut peut-être imaginée dans ce même contexte.<sup>70</sup> Cela lui permit de cumuler la réputation de deux des trois groupes aristocratiques majeurs de son époque.

L'appartenance de la comtesse Urraca au lignage des Haro, voire l'idée qu'elle pourrait également descendre des Castro, participe ainsi de l'idée de «sainteté dynastique» élaborée par André Vauchez dès 1974, selon laquelle une personne issue des catégories supérieures de la société avait beaucoup plus de chances qu'une autre d'accéder à la sainteté, car son comportement «normal» paraissait plus facilement exemplaire que celui des catégories sociales inférieures.<sup>71</sup> Ainsi, parmi les mérites de la bienheureuse Urraca, Manrique évoqua en premier lieu la pureté de son sang, c'est-à-dire sa noblesse, mesurée à l'aune du rang de ses parents dans la grande aristocratie castillane.<sup>72</sup>

## 2. VIRGINITÉ, LONGÉVITÉ ET SAINTÉTÉ

La place de la comtesse Urraca au sein du lignage Haro a, en revanche, longtemps été perturbée par des considérations liées à la construction tardive de sa sainteté. Les premières confusions survinrent à un moment où sa filiation n'était plus connue avec exactitude – donc, vraisemblablement, en cette seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle décidément cruciale.

Le *Tumbo* de Cañas apporta en 1626 le premier témoignage écrit de cette erreur dans l'identité de la comtesse Urraca, en précisant qu'il s'agissait de la fille du fondateur, le comte Lope (Díaz I<sup>er</sup>, mort en 1170). Il lui attribua le nom d'Urraca López de Haro, le dotant ainsi d'un patronyme et d'un *apellido* absents des documents. Au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, le comte Pedro de Barcelos avait pourtant indiqué qu'il s'agissait d'une fille de Diego López II de Haro, donc d'une petite-fille du fondateur, nommée Urraca Díaz.<sup>73</sup> Sans doute l'auteur du *Tumbo* n'avait-il pas consulté une do-

<sup>70</sup> Le *Tumbo* de Cañas attribua (p. 46) à la comtesse Aldonza, mère supposée de la comtesse Urraca, un patronyme et un *apellido* sans écho antérieur dans les documents: Ruiz de Castro. L'information fut reprise et publiée par Ángel Manrique (*Cisterciensium annalium*, t. II, p. 484). Cette erreur généalogique fut signalée pour la première fois par le P. José María CANAL SÁNCHEZ-PAGÍN, *La casa de Haro en León y Castilla de 1150 a 1250. Cuestiones histórico-genealógicas en torno a cuatro nobles damas*, "Archivos Leoneses", XLIII/85-86 (1989), pp. 81-88.

<sup>71</sup> André VAUCHEZ, *Beata stirps: sainteté et lignage en Occident aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles*, dans *Famille et parenté dans l'Occident médiéval*, Rome, 1977, pp. 397-406. Voir aussi, IDEM, *La sainteté en Occident*, pp. 204-215.

<sup>72</sup> À l'époque de Manrique, plusieurs institutions importantes exigeaient alors de leurs membres des certificats généalogiques prouvant qu'ils n'avaient pas d'ancêtres juifs ou musulmans. Ces règles, appelées "statuts de pureté du sang", visaient à assurer la "pureté religieuse" des établissements ecclésiastiques. Elles furent élaborées à partir du milieu du XV<sup>e</sup> siècle, puis se transformèrent au XVI<sup>e</sup> siècle en un outil utilisé par la noblesse pour se prémunir contre l'ascension sociale de la bourgeoisie, à qui l'on exigeait ainsi de prouver le statut de son lignage. Voir Albert A. SICROFF, *Les controverses des statuts de "pureté de sang" en Espagne du XV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1960. De telles recherches généalogiques étaient notamment exigées par la Congrégation de Castille pour devenir moine cistercien, comme le montrent par exemple les *Definiciones cistercienses* de 1683 vid. Ofelia REY CASTELAO, *El servicio doméstico del clero regular gallego a fines de la Edad moderna*, dans Raquel CASAL, José Miguel ANDRADE CERNADAS, Roberto Javier LÓPEZ LÓPEZ, coords., *Galicia monástica: estudos en lembranza da profesora María José Portela Silva*, Saint-Jacques-de-Compostelle, 2009, pp. 289-310, ici p. 300.

<sup>73</sup> Cette filiation est attestée à la fois par le *Livro de linhagens* et par le *Livro do deão*, rédigé par le même auteur dans les années 1337-1340 (José MATTOSO et Joseph PIEL, *Livros velhos de linhagens, "Portugal: monumenta historica. Nova série"* I, (1980), p. 197.

cumentation très vaste, et se fondait-il uniquement sur la tradition orale du couvent et sa propre lecture des archives.

En 1642, Ángel Manrique emboîta le pas à l'auteur du *Tumbo*, ajoutant même que la comtesse Urraca était entrée en religion enfant aux côtés de sa mère, la comtesse Aldonza (qui intégra effectivement le couvent en 1171). Une explication s'impose si l'on reprend la liste des mérites de la bienheureuse Urraca constituée par Henríquez en 1630: pour préciser en quoi elle avait mené une *sanctissima vita*, il indiquait qu'elle était demeurée une *castissima virgo*.<sup>74</sup> Or, la généalogie du comte Pedro de Barcelos le contredisait, assurant qu'Urraca avait été mariée au comte Álvaro Núñez de Lara, une union demeurée inféconde. Les deux historiens cisterciens du XVII<sup>e</sup> siècle avaient donc rejeté cette dernière source, qu'ils connaissaient probablement, parce qu'elle enlevait un mérite important à l'abbesse. Qui plus est, sa stature de fille des fondateurs permettait également à Manrique de renforcer son image pré-hagiographique d'abbesse de l'âge d'or, et de justifier le titre «seconde fondatrice» qu'il fut le premier à lui attribuer. Les auteurs non ecclésiastiques de l'époque ne se laissèrent pourtant pas piéger: en 1697, le généalogiste de la noblesse Luis de Salázar y Castro identifia parfaitement, en suivant le comte Pedro de Barcelos, l'épouse d'Álvaro Núñez de Lara comme l'abbesse de Cañas.<sup>75</sup>

D. Felcito Sáenz y Andrés, l'hagiographe de la comtesse Urraca, tenta en 1941 de faire disparaître les derniers doutes sur son identité de fille des comtes Lope et Aldonza, en choisissant à son tour d'ignorer les travaux des généalogistes. Pour pallier l'absence de mention de son patronyme dans les documents, il expliqua que le titre de comtesse, systématiquement documenté, prouvait sa filiation, car elle l'aurait hérité de ses parents. Il releva le problème de cohérence suscité par cette hypothèse: les comtes Lope et Aldonza avait une autre fille nommée Urraca, bien connue et amplement documentée puisqu'elle était devenue en 1187 reine de León, puis fondatrice en 1222 d'une autre abbaye de cisterciennes, Vileña dans la Bureba. Le choix de donner le même nom à deux de leurs enfants vivants aurait été bien étrange. Il tenta de résoudre cette contradiction en imaginant, sans preuve documentaire, que les deux personnages possédaient chacune deux prénoms (une pratique là encore anachronique), Polonía ou Apolonia pour la reine Urraca, et María pour la comtesse (un prénom effectivement porté par l'une des filles des comtes, documentée en 1174).<sup>76</sup>

<sup>74</sup> La parabole évangélique de la terre fertile (*Matthieu*, XIII, 8), appliquée aux vierges, aux veuves et aux épouses par saint Jérôme en 398, ne reconnaissait aux secondes que soixante pour cent des mérites des premières. Le Moyen Âge était profondément imprégné de ce jugement, comme en témoigne le *Speculum Virginum* et ses illustrations au XII<sup>e</sup> siècle. Voir Chiara FRUGONI, *La femme imaginée*, dans *Histoire des femmes en Occident*, t. 2, *Le Moyen Âge*, Paris, 1991, pp. 357-437, en particulier pp. 359-361.

<sup>75</sup> Luis DE SALAZAR Y CASTRO, *Historia genealógica de la casa de Lara justificada con instrumentos y escritores de inviolable fe*, t. III, Madrid, 1697, p. 63.

<sup>76</sup> En 1174, la comtesse Aldonza fit donation à l'abbaye de Cañas de ses propriétés à Zarratón, dont tous ses enfants étaient copropriétaires. L'ensemble de leurs souscriptions à l'acte constitue une liste probablement complète des fils et filles des comtes de Nájera. Urraca López s'y trouve en troisième position, María López en dixième et avant-dernière. Seule la deuxième fille citée, Mencía López, portait le titre de comtesse, et seule Stefanía López, en huitième position, était désignée comme moniale. Ce n'était donc le cas, ni de María, ni d'Urraca. Une seconde liste exhaustive de la fratrie fut réalisée en 1207 dans des circonstances similaires. Souscrivirent à cette ultime donation de la comtesse Aldonza, la reine Urraca (son mariage avec Ferdinand II de León en 1187 lui avait valu ce titre), la comtesse Mencía, la comtesse Stefanía (qui avait donc quitté l'état monastique pour épouser un comte), mais aucune María: celle-ci avait donc disparu précocement entre 1174 et 1207. Voir les originaux de l'AHN, Clergé, ch. 1023, n° 20 et Ordres militaires, ch. 386, n° 97, édités par J. M. CANAL, *La casa de Haro*, pp. 94-98.

Il s'agissait bien, pour l'auteur, de démontrer coûte que coûte que la comtesse Urraca pouvait être parée des mérites supérieurs de la virginité.

La chronologie présentait une autre incohérence: la période d'activité des enfants des comtes Lope et Aldonza commençait dans les années 1180, et tous disparaissent dans les années 1210-1220 (1214 pour Diego López II de Haro, v. 1224 pour la reine Urraca, par exemple). L'abbatiate d'Urraca (1222-1262) semblait postérieur d'une génération, et la date de sa disparition (1262), rapportée à celle de son père (1170), indiquait un âge de décès inhabituellement élevé, de 92 ans au minimum. Le P. Sáenz y Andrés employa cette bizarrerie au service de son discours hagiographique: l'extraordinaire longévité de la comtesse (qu'il confirmait par les observations qu'il avait pu faire sur son corps momifié) devint un nouveau mérite de sainteté.<sup>77</sup>

Les textes, il est vrai, ne facilitent pas l'identification de la comtesse Urraca, systématiquement désignée sous ce titre dans les originaux, sans que jamais son patronyme ne soit précisé. Dès 1989, pourtant, le P. Canal Sánchez-Pagín a démontré qu'il s'agissait bien de la fille de Diego López II de Haro.<sup>78</sup> Son raisonnement s'appuie sur le simple constat qu'aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, le titre de comtesse ne pouvait s'acquérir par hérédité, mais seulement par mariage. L'idée de sa transmission à Urraca par Lope Díaz I<sup>er</sup> était un anachronisme inspiré par la situation de l'époque moderne. La comtesse Urraca avait donc nécessairement été mariée à un comte. Or l'époux indiqué par le comte Pedro de Barcelos vers 1340, Álvaro Núñez de Lara, avait précisément obtenu cette dignité en 1215, avec la tutelle du jeune roi Henri I<sup>er</sup>. Il mourut en 1218 ce qui permet de placer l'abbatiate de la comtesse après sa période de vie maritale, sans chevauchement.<sup>79</sup> Le P. Canal Sánchez-Pagín rappela également que cette union était attestée par des actes royaux de 1212 (l'épouse d'Álvaro était alors nommée «Dame Urraca Díaz») et de 1217 (où il n'était désormais plus question que de «la comtesse Urraca»).<sup>80</sup> Le couple n'eut apparemment pas d'enfants, comme l'avait déjà relevé le comte Pedro de Barcelos.<sup>81</sup>

D'autres indices confirment cette identification.<sup>82</sup> Un cartulaire de Santo

<sup>77</sup> F. SÁENZ, *La beata doña María Urraca*, pp. 20-21.

<sup>78</sup> J. M. CANAL, *La casa de Haro*, pp. 81-88.

<sup>79</sup> À propos de la trajectoire d'Álvaro Núñez de Lara entre 1215 et 1218, voir Simon R. DOUBLEDAY, *The Lara Family. Crown and Nobility in Medieval Spain*, Cambridge, 2001, pp. 52-57.

<sup>80</sup> Il s'agit de la donation faite par Alphonse VIII à Álvaro Núñez de la villa de Castroverde en 1212, et du transfert de cette même propriété par Henri I<sup>er</sup>, alors sous la tutelle des Lara, au maître de la milice de Santiago, en mai 1217, avec la confirmation du comte don Álvaro. Voir Julio GONZÁLEZ, *El reino de Castilla en la época de Alfonso VIII*, t. III, Madrid, 1960, n° 899 et 1015, pp. 574 et 746. Le même jour de mai 1217, le couple, désigné comme «les comtes Álvaro et Urraca», fit rédiger un autre document, privé celui-ci, à l'intention du même maître. L'original de l'acte a été retrouvé à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle dans les archives d'Uclés par L. DE SALAZAR, *Historia genealógica de la casa de Lara*, t. IV: *Pruebas de la historia de la casa de Lara*, Madrid, 1694, p. 627.

<sup>81</sup> Le P. J. M. CANAL, *La casa de Haro*, p. 84, rappelant la liste des enfants illégitimes du comte Álvaro et d'une certaine Teresa Gil de Osorno (également mentionnée par le comte Pedro de Barcelos), dont le rôle politique sous Ferdinand III est bien connu, en déduit que la comtesse Urraca était stérile et que cela joua sans doute dans son choix d'une carrière monastique après la mort de son époux. Ce raisonnement semble cependant bien fragile.

<sup>82</sup> Il faut tout d'abord écarter de cette liste d'indices le document que Salázar y Castro considéra une preuve définitive, mais qui s'avère être un faux assez grossier, sans doute d'époque moderne, et que José Pellicer de Salas aurait recopié sur le *Tumbo* de San Millán (paradoxalement, Salázar le soupçonnait d'ailleurs de falsification): «Ego humillima Christi Ancilla Comitissa Aldvncia [Salázar propose de lire plutôt «Urraca»] Didaci de Cannas, offero ad atrium S. Emiliani, & vobis Abbati, & Monachis, pro remedio Comitiss Alvari Nvniz coniugis mei qui sepultus est in Ecclesia Uclesij, & Fratribus mei Comitiss Lypi Didaci de Vizcaya, illas vineas, & campos, quos donavit mihi Lupus Ruderici minor meus frater, & sunt ante S. María de Cannas, in Villar de Torre, quas fuerunt de matre



Domingo de la Calzada a tout d'abord gardé la trace d'une donation effectuée dans les années 1236-1239 par Pedro Díaz, avec l'accord de la comtesse Urraca de Cañas, expressément identifiée comme sa sœur.<sup>83</sup> Or la règle des patronymes n'admit pas d'exceptions avant la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle: Pedro était nécessairement le fils d'un Diego, de même, donc, que l'abbesse de Cañas, qui ne pouvait ainsi pas être la fille du comte Lope Díaz I<sup>er</sup>. Par ailleurs, le cinquième de libre disposition, ou *quinto*, dont la comtesse Urraca fit donation à Cañas en 1262, se composait de biens situés à Valluerca, où l'on sait que les Lara détenaient les droits seigneuriaux. Il est vraisemblable qu'il s'agissait d'un douaire qui lui venait de son mariage avec Álvaro Núñez de Lara.<sup>84</sup> Enfin, l'auteur anonyme du *Tumbo*, qui prit l'initiative d'adjoindre de temps en temps le patronyme López au nom de la comtesse Urraca, la désigna en une occasion sous le nom de «comtesse Urraca Díaz». Il est possible qu'il ait recopié cette fois-là, sans y accorder d'importance, le patronyme authentique de la comtesse dans une occurrence exceptionnelle.<sup>85</sup>

La construction du discours hagiographique autour de la comtesse Urraca a donc conduit, suivant une chronologie sans doute similaire, à la manipulation de la mémoire de sa filiation. Alors que cette fille de Diego López II de Haro avait été l'épouse du puissant Álvaro Núñez de Lara, et n'était entrée à Cañas qu'après la mort de celui-ci, la communauté en fit, avant le début du XVII<sup>e</sup> siècle, une fille des fondateurs qui avait passé toute sa vie dans le monastère. Cette identification erronée fut encore étayée pendant le second XX<sup>e</sup> siècle au prix de déformations importantes des données documentaires.

### 3. UNE PERSONNALITÉ POLITIQUE À LA TÊTE D'UN MONASTÈRE

Une fois cette identification établie, la trajectoire de la comtesse Urraca est aisée à reconstituer. Elle révèle plusieurs aspects essentiels du patronage exercé par les Haro sur l'abbaye de Cañas, et des implications que la trajectoire politique de cette dynastie pouvait avoir sur la vie de la communauté.

Urraca Díaz, fille de Diego López II de Haro, apparut pour la première fois dans la documentation en 1207, à l'occasion d'une donation réalisée par son père, à laquelle assistèrent la quasi-totalité de ses enfants. La liste était marquée par l'absence de l'aîné, Lope Díaz II, peut-être retenu ailleurs par ses fonctions politiques, mais incluait un autre frère d'Urraca Díaz, Pedro Díaz, dont il a déjà été question, et ses sœurs cadettes María Díaz et Aldonza Díaz. Le texte mentionnait aussi leur mère, Toda Pérez de Azagra, dont l'union avec Diego López II s'était produite au plus tard en 1193.<sup>86</sup> Ur-

---

nostra Comitissa Dona Tota Petríz. Facta Carta Era M. CC. LXXX. pridie Kal. Madij. Ego Comitissa Alduncia Didaci hanc donationem propria manu roboró. Vita Ioannes, testis. Lufar Sanchiz, testis. Gomez Munnoz, testis. Garsia Magistro, testis. Stephano Merino in Cannas." L. DE SALAZAR, *Pruebas de la historia de la casa de Lara*, p. 629.

<sup>83</sup> "Cum assensu et voluntate domne Urrace, comitisse et abbatisse de Cannas, sororis mee", selon le document édité par Agustín UBIETO ARTETA, *Cartularios (I, II y III) de Santo Domingo de la Calzada*, Saragosse, 1978, p. 140, (Textos Medievales, 108).

<sup>84</sup> Le chef de famille des Lara à ce moment précis, Nuño González, avait d'ailleurs apposé son sceau à cette donation. En 1311, il fallut un accord écrit pour que son descendant, Juan Núñez de Lara, accepte de respecter les dispositions testamentaires de la comtesse. Ce texte perdu est mentionné dans le *Tumbo* (p. 496, n° 129) et le *Prontuario* (f. 54r, Balluerca, n° 3) des archives de Cañas.

<sup>85</sup> *Tumbo*, n° 474, p. 1155. Le document de 1240 auquel il fait allusion est malheureusement perdu.

<sup>86</sup> Le document est connu par une copie se trouvant dans le cartulaire II de la collégiale (A. UBIETO, *Cartularios de Santo Domingo de la Calzada*, n° 92, pp. 77-78).

raca et María furent vraisemblablement mariées simultanément avec les frères Álvaro et Gonzalo Núñez de Lara, tous figurant en 1212 dans l'ultime donation réalisée par le magnat en faveur des clunisiens de Santa María de Nájera. Ce double mariage avait visiblement servi à sceller une alliance avec le lignage des Lara, seuls *ricoshombrs* qui pouvaient encore soutenir la comparaison avec les Haro, puisque Álvaro Núñez était devenu en 1208 *alférez* (porte-enseigne) du roi, l'une des deux charges honorifiques les plus prestigieuses à la cour d'Alphonse VIII de Castille.<sup>87</sup>

L'alliance ne résista cependant pas aux disparitions de Diego López II, d'Alphonse VIII puis de la reine Aliénor en 1214, et à l'avènement de l'enfant-roi Henri I<sup>er</sup>. Les trois frères Lara parvinrent à prendre le contrôle de la monarchie castillane, se nommant comtes en 1215, tandis qu'Álvaro devint officiellement régent. Lope Díaz II représentait alors la principale menace politique pour les Lara. Il fut écarté progressivement du pouvoir, et les Lara n'hésitèrent plus, après la disparition de Toda Pérez de Azagra en 1216, à s'attaquer à la mémoire de Diego López II de Haro. Lope Díaz II entra alors dans une phase d'opposition armée. La mort accidentelle de Henri I<sup>er</sup>, en 1217, puis l'avènement complexe de Ferdinand III grâce à sa mère Berenguela, donnèrent à Lope Díaz II la possibilité de lutter contre ses ennemis Lara en toute légalité. Il fut le principal soutien du nouveau souverain dans ces moments difficiles, ce qui lui valut un rôle de premier plan pendant tout le reste de son règne. Le comte Álvaro mourut en 1218 au cours des combats.<sup>88</sup>

Entre 1215 et 1217, la désormais comtesse Urraca Díaz avait donc atteint le sommet du pouvoir en Castille, mais sa situation demeurait inconfortable, car elle se trouvait au cœur de cette vive rivalité entre son frère Lope Díaz II de Haro d'une part, son époux et ses beaux-frères, les Lara, de l'autre. Cette situation devint plus délicate encore entre 1217 et 1218, lorsque le pouvoir que le comte Álvaro Núñez et ses frères tentaient de défendre par les armes cessa d'avoir une légitimité. Les historiens du XVII<sup>e</sup> siècle perçurent bien cette situation, qui était aussi celle de sa sœur, María Díaz, elle aussi devenue comtesse en 1216 dans le même contexte. Ainsi Pedro Ponce de León, travaillant peut-être dans l'orbite de Gregorio de Argáiz, imagine qu'elles jouèrent le rôle d'émissaires de paix vers 1217 pour éviter que les armées féodales de Lope Díaz II et de Gonzalo Núñez ne s'affrontassent directement en Bureba.<sup>89</sup>

Les destins d'Urraca et de María demeurèrent étonnamment parallèles après ces événements. Leurs époux Álvaro et Gonzalo disparurent respectivement en 1218 et 1225.<sup>90</sup> Toutes deux firent alors profession monastique dans des institutions contrô-

<sup>87</sup> G. BAURY, *Diego López "le Bon", Diego López "le Mauvais"*, p. 53.

<sup>88</sup> G. BAURY, *Los ricoshombrs y el rey*, *passim*.

<sup>89</sup> L'anecdote, rapportée dans le ms. 13.127 de la BNM (pp. 182-189), indique que leur médiation les conduisit à solliciter les abbés Diego d'Oña, Domingo d'Obarenes, et Gil de Bujedo de Campajares (en fait, l'abbé de Bujedo s'appelait alors Pedro, d'après la collection de textes éditée par Saturnino RUIZ DE LOIZAGA, *El libro becerro de Santa María de Bujedo de Candepajares (1168-1240)*, Miranda de Ebro, 2000, pp. 175-181 : l'anecdote est donc bien fictive), qui seraient effectivement parvenus à éviter les combats. Vers 1390, la *Tercera Crónica General* avait déjà imaginé, dans un récit beaucoup plus allusif, l'intervention "d'abbés et de saints hommes" – mais pas des sœurs de Lope Díaz II – dans les mêmes circonstances (édition de Florián de Ocampo, *Las quatro partes enteras de la coronica de España que mando componer el serenissimo rey don Alonso llamado el sabio, donde se contienen los acontecimientos y hazañas mayores y mas señaladas que sucedieron en España, desde su primera poblacion, hasta casi los tiempos del dicho senor rey*, Valladolid, 1604, p. 366). Le lien entre cette légende et les travaux de Gregorio de Argáiz a été suggéré par Alfonso ANDRÉS, *El monasterio de Santa María de Obarenes*, "Boletín de la Institución Fernán González", XLII/161 (1963), p. 616.

<sup>90</sup> S. DOUBLEDAY, *The Lara Family*, pp. 57-58.

lées par leur groupe aristocratique, dont elles devinrent immédiatement abbesse, sans expérience préalable de la vie monastique. Urraca gouverna ainsi Cañas à partir de 1222, alors que la communauté n'avait plus d'abbesse en 1221.<sup>91</sup> Pour sa part, María sa cadette, dirigea dès 1226 ou 1228 d'autres cisterciennes, celles de San Andrés de Arroyo, où elle demeura jusqu'à sa disparition en 1266, quatre ans après son aînée. Elle succéda à sa tante, la comtesse Mencía López, qui venait de disparaître en 1225. Celle-ci avait elle aussi épousé un Lara, le comte Álvaro Pérez, puis, une fois veuve, avait fondé avant 1181 cette abbaye dans une zone contrôlée par la famille de son époux.<sup>92</sup> Pour finir, les comtesses Urraca et María accédèrent toutes deux au statut de bienheureuses (de même que leur tante, la comtesse Mencía) au XVII<sup>e</sup> siècle dans le calendrier de Henríquez.<sup>93</sup> La communauté de San Andrés de Arroyo fit apparemment évoluer la mémoire de ses deux premières abbesse d'une manière similaire à celle de la comtesse Urraca.

La situation de la comtesse Urraca entre 1215 et 1218 explique peut-être pourquoi la chancellerie de Ferdinand III, qui expédia plusieurs diplômes en faveur de Cañas, n'utilisa jamais une formule spécifique à l'intention de son abbesse. Ce choix laissait l'impression que le souverain la tenait en moindre estime que d'autres pieuses dames de sa famille. En effet, dans les années 1220, les notaires royaux désignaient ses tantes, la reine Urraca López, fondatrice des cisterciennes de Vileña, ou la comtesse Mencía López, sous le terme de *venerabilis amica mea*, et précisaient que le roi leur octroyait des privilèges *ob reverenciam et graciam* voire *amorem* envers leurs personnes. Il est vrai qu'elles appartenaient toutes deux à une génération antérieure, et que la formule pouvait aussi impliquer une forme de respect dû à leur âge.<sup>94</sup>

Même entrées en religion, ces dames conservaient donc une forte dimension politique, qu'indiquait en premier lieu la conservation et l'utilisation courante de leur titre d'épouse. Le rayonnement de l'abbaye de Cañas dépendait donc plus généralement de la fortune politique des Haro, et de la position du chef de famille. Jusqu'en 1233, Lope Díaz II se maintint, grâce à sa proximité avec Ferdinand III, au sommet de l'aristocratie castillane. Après cette date, les Haro employèrent une stratégie d'affrontement avec le souverain qui conduisit à plusieurs brouilles, exils volontaires ou affrontements, en 1233-1235, puis, sous Diego López III (chef de famille entre 1236 et 1254), en 1236-1237, 1241-1243 et 1254. La disparition prématurée de ce dernier écarta provisoirement les Haro de la cour et donc du pouvoir, jusqu'à la fin de l'abbatat de la comtesse Urraca.<sup>95</sup> L'importante donation octroyée en 1256 à Cañas par Alphonse X, à l'occasion de son passage au monastère, et dans laquelle ses notaires attribuèrent tant d'honneurs à la *señora* de Cañas, s'inscrivait peut-être dans la logique d'une réconciliation entre le groupe aristocratique et le souverain.

<sup>91</sup> En 1221, la tante d'Urraca, la comtesse Mencía López, abbesse de San Andrés de Arroyo, dut intervenir en faveur du monastère de Cañas pour obtenir un privilège de Ferdinand III (original de l'AHN, Clergé, ch. 1024, n° 4).

<sup>92</sup> J. M. CANAL, *La casa de Haro*, pp. 79-81 et María Teresa GUTIÉRREZ PAJARES, *El monasterio cisterciense de San Andrés de Arroyo*, Palencia, 1993, p. 26.

<sup>93</sup> C. HENRÍQUEZ, *Menologium*, vol. I, p. 194 pour Mencía (14 juin), p. 309 pour María (qu'il considère erronément comme la sœur de la précédente, le 12 septembre).

<sup>94</sup> Voir par exemple, pour la comtesse Mencía, l'original de 1221 (AHN, section Clergé, ch. 1024, n° 4), et, pour la reine Urraca, l'original de 1224 (archives de Vileña, n° 48).

<sup>95</sup> G. BAURY, *Los ricos hombres y el rey*, *passim*.

## CONCLUSION

La comtesse Urraca était donc une puissante aristocrate castillane, fille de Diego López II de Haro et épouse du comte Álvaro Núñez de Lara, qui, après s'être trouvée au cœur des luttes de pouvoir des Haro et des Lara entre 1214 et 1218, se retira entre les murs de la fondation religieuse familiale. Son influence assurèrent à l'institution, à l'époque de son abbatiat (1222-1262), une prospérité qu'elle ne connut plus par la suite. Le souvenir de cet apogée fut associé à sa mémoire dans la communauté, grâce notamment à sa sépulture monumentale, pendant sans doute deux siècles, avant que l'on ne pense à la sanctifier. La construction hagiographique commença vraisemblablement sous l'impulsion de l'ordre cistercien vers le milieu du XV<sup>e</sup> siècle. Malgré une diffusion internationale à l'époque moderne grâce aux écrits des cisterciens français Pierre de Virey à la fin du XV<sup>e</sup> siècle et Philippe Seguin à la fin du XVI<sup>e</sup>, puis surtout Crisóstomo Henríquez et Ángel Manrique dans les années 1630 et 1640, époque où elle accéda au statut de bienheureuse, son culte demeura vraisemblablement circonscrit à la communauté. Ce fut en son sein également qu'il fut réactivé au XX<sup>e</sup> siècle, grâce notamment à la production d'une première hagiographie qui fonde encore en grande partie la connaissance historique du personnage. Or les difficultés rencontrées au cours de la construction de sa sainteté pour préciser ses mérites avaient imposé aux auteurs de s'accrocher à certains détails erronés, comme sa qualité de fondatrice ou, à défaut, sa supposée virginité, ce qui conduisait à méconnaître sa position politique. Jusqu'à présent, les historiens n'avaient pas repéré ce phénomène tardif de construction mémorielle.

Le destin posthume de la comtesse Urraca est-il exceptionnel? Le cas parallèle de sa sœur María, ou celui, similaire, de sa tante Mencía, laissent à penser qu'un certain nombre de ses consœurs connurent ce glissement tardif de la mémoire d'une abbesse exceptionnelle vers la sainteté, confirmant ainsi l'idée de «sainteté dynastique» énoncée par André Vauchez. À une nuance près, cependant: cette image ne s'imposa pas à leurs contemporains, mais à leurs lointaines héritières, au sein de leur communauté, et aux hagiographes cisterciens d'époque moderne, deux à quatre siècles plus tard. Ceux-ci s'intéressaient pourtant avant tout aux personnes de la famille royale, qui avaient ainsi bien plus de chance d'être proclamées saintes ou bienheureuses que les autres.<sup>96</sup> La renommée du lignage Haro a ici pallié l'absence d'ascendance royale, peut-être du fait des deux mariages avec des infantes et des deux reines dont cette dynastie put se prévaloir au XIII<sup>e</sup> siècle, ou tout simplement de par son poids politique pendant cette période.

Fecha de recepción del artículo: Junio 2010

Fecha de aceptación y versión final: Julio 2010

---

<sup>96</sup> Crisóstomo HENRÍQUEZ, *Corona sacra de la religion cisterciense en que se refieren las heroycas virtudes de algunas reyna, infantas y princesas sanctas de la orden de N. P. S. Bernardo*, Bruxelles, 1624.